Les tendances philosophiques dans le mouvement féministe

Anuradha Ghandy - Octobre 2006

OCML VP

★ CONTACT@OCML-VP.ORG ★ BP133 - 93213 LA PLAINE SAINT-DENIS CEDEX ★

Anuradha Ghandy était une dirigeante et théoricienne du PCI maoïste d'Inde, enseignante dans les zones de guérilla, morte de la malaria en 2008 – (voir sa biographie complète sur Wikipedia).

Ce texte de référence est la meilleure analyse des mouvements féministes à l'échelle mondiale, réalisées à partir d'un point de vue anti-impérialiste.

La traduction - juillet 2020 - a été réalisée par nos soins (OCML Voie Prolétarienne) à partir du texte original du PC maoïste d'Inde, publié par le journal People's March :
https://www.marxists.org/archive/gandhy/2006/philosophical-trends-in-feminist-movement-2nd-printing.pdf

Les tendances philosophiques dans le mouvement féministe

Octobre 2006

Introduction p.4

Survol du mouvement des femmes à l'Ouest p.5

1) Le féminisme libéral p.9
   Critique p.10

2) Le féminisme radical p.12
   Le système sexe/genre et le patriarcat p.13
   Sexualité : hétérosexualité et lesbianisme p.14
   Critique p.15

3) L'anarcho-féminisme p.18

4) L'éco-féminisme p.20

5) Le féminisme socialiste p.22
   La stratégie du féminisme socialiste pour la libération des femmes p.25
   Critique p.26

6) Post-modernisme et féminisme p.29

Résumé p.31

Introduction

Au niveau international, l'un des plus remarquables développement de l'ère capitaliste a été l'émergence et la croissance du mouvement des femmes. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les femmes sont apparues collectivement pour revendiquer leurs droits, leur place sous le soleil. L'émancipation des femmes depuis des siècles d'oppression est devenue une urgence et une question. Le mouvement a donné lieu à des analyses théoriques et a proposé des solutions sur la question de l'oppression des femmes. Le mouvement des femmes a remis en question l'actuelle société patriarcale et d'exploitation, tant par son activité qu'au travers de ses théories.

Ce n'est pas que les femmes d'autrefois n'aient pas réalisé leur l'oppression. Elles l'ont fait. Elles ont énoncé cette oppression de diverses manières - par des chansons folkloriques, des expressions idiomatiques et des poèmes, des peintures et autres formes d'art auxquelles elles avaient accès. Elles se sont également élevées contre l'injustice qu'elles ont dû souffrir. Elles ont interprété et réinterprété des mythes et des épopées pour exprimer leur point de vue. Les différentes versions du Ramayana et du Mahabharat par exemple, toujours en circulation parmi les femmes rurales, sous la forme de chansons dans différentes régions de l'Inde, en sont le témoignage.

Quelques femmes remarquables sont apparues à l'époque féodale qui ont cherché des solutions par les moyens disponibles à l'époque et sont devenus des symboles de la résistance à l'organisation patriarcale. Meerabai, la sainte femme n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de celles qui ont laissé un impact durable sur la société. C'était le cas pour toutes les sociétés du monde. Il s'agissait d'une contre-culture, reflétant une conscience des opprimés. Mais elle était limitée par les circonstances et n'a pas pu trouver d'issue, un chemin pour en finir avec l'oppression. Dans la plupart des cas, elles ont cherché une solution dans la religion, ou un Dieu personnel.

Le développement du capitalisme a entraîné un énorme changement dans les conditions sociales et la pensée. Le concept de démocratie signifiait que le peuple devenait important. Le libéralisme en tant que philosophie sociale et politique a mené le changement durant la première phase ; les femmes des classes sociales progressistes sont apparues au premier plan collectivement. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire, un mouvement des femmes a émergé, qui a exigé de la société leurs droits et leur émancipation. Ce mouvement a, comme tous les autres mouvements sociaux, eu des flux et des reflux. L'impact du capitalisme, quoique resserré et déformé dans les colonies comme l'Inde, a eu son impact sur les hommes et les femmes progressistes.

Un mouvement propre de femmes en Inde a vu le jour dans la première partie du XXe siècle. Il s'inscrivait dans ce ferment internationale et pourtant enracinée dans les contradictions de la société indienne. Les théories qui ont émergé dans les pays capitalistes ont trouvé leur chemin en Inde et se sont appliquées aux conditions indiennes. Il en est de même de façon encore plus nette dans le contexte du mouvement des femmes contemporaines qui est né à la fin des années 1960 à l'Ouest. Le monde des femmes contemporain a posé beaucoup plus de défis face à la société parce que les limites du capitalisme dans sa phase impérialiste sont maintenant à nu. Il avait fallu beaucoup de luttes pour obtenir une légitimité formelle pour l'exigence d'égalité. Et même après cela, l'égalité n'était toujours pas réalisée, non seulement dans les pays arriérés, mais même dans les pays capitalistes avancés comme les États-Unis et la France.

Le mouvement des femmes cherche maintenant les racines de l'oppression dans le système même de la société. Le mouvement des femmes a analysé le système du patriarcat et a cherché les origines du patriarcat dans l'histoire. Elles se sont attaqué aux sciences sociales et ont montré les préjugés masculins qui leur sont inhérents. Elles ont montré comment le mode de pensée patriarcal a coloré toutes les analyses concernant le rôle des femmes dans l'histoire et dans la société contemporaine. Les femmes ont une histoire, les femmes sont dans l'histoire, disaient-elles... (Gerda Lerner) Des études historiques, elles ont récupéré les contributions que les femmes avaient apporté au développement de la société humaine, aux grands mouvements et aux luttes. Elles ont également exposé la division du travail basée sur le sexe dans le capitalisme qui a relégué une majorité écrasante de femmes aux catégories les moins qualifiées et les moins bien payées. Elles ont exposé la manière dont les classes dominantes, et en particulier la classe capitaliste, ont économiquement gagné du patriarcat. Elles ont exposé le parti pris patriarcal de l'État, ses lois et règlements.

Les féministes ont analysé les symboles et les traditions d'une société donnée et ont montré comment ils perpétuent le système patriarcal. Les féministes ont donné de l'importance à la tradition orale et ont ainsi pu

apporter la voix des femmes réprimées tout au long l'histoire. Le mouvement a forcé les hommes et les femmes à porter un regard critique sur leurs propres attitudes et pensées, leurs actions et leurs paroles concernant les femmes. Le mouvement a remis en question diverses attitudes patriarcales, anti-femmes, des attitudes qui ont entaché même des mouvements progressistes et révolutionnaires et affecté la participation des femmes en leur sein. Nonobstant les confusions théoriques et les faiblesses, le mouvement féminisme a contribué de manière significative à notre la compréhension de la question des femmes dans le monde actuel. Le mouvement mondial pour la démocratie et le socialisme s'est enrichi de l'expérience du mouvement des femmes.

L'une des caractéristiques importantes du mouvement des femmes contemporaines a été l'effort fait par les féministes pour théoriser la condition des femmes. Elles sont entrées dans le champ de la philosophie afin de donner un fondement philosophique à leur analyse et à leur approche. Les femmes recherchaient des philosophies de la libération et se sont attaquées aux diverses philosophies qui, selon elles, pouvaient donner une vision à la lutte des femmes. Divers courants philosophiques comme l'Existentialisme, le Marxisme, l'Anarchisme, le Libéralisme ont tous été étudiés et adoptés par le mouvement des femmes actives aux États-Unis, puis en Angleterre. Ainsi, les féministes constituent un groupe éclectique qui comprend la diversité des approches, des perspectives et des cadres en fonction de la tendance philosophique qu'elles adoptent. Pourtant, elles partagent l'engagement de donner une voix aux expériences des femmes et de mettre fin à la soumission. Étant donné l'hégémonie de l'Occident, ces tendances ont également eu une forte influence sur le mouvement à l'intérieur de l'Inde. Une étude sérieuse du mouvement des femmes doit donc inclure une compréhension des différentes tendances théoriques dans le mouvement.

Les philosophes féministes ont été influencées par des philosophes aussi divers que Locke, Kant, Hegel, Marx, Derrida, Nietzsche, Freud. Pourtant, la plupart d'entre elles ont conclu que la philosophie traditionnelle est biaisée par les hommes, ses principaux concepts et théories, sa propre compréhension révèle « une manière distinctement masculine d'approcher le monde ». (Alison Jagger). D'où elles ont essayé de transformer la philosophie traditionnelle. En gardant ce contexte à l'esprit, nous avons entrepris de présenter certaines des principales tendances philosophiques parmi les féministes. Un point à noter est que ces différentes tendances ne sont pas fixes et distinctes. Certaines féministes ont opposé ces catégories. Certaines ont changé leur approche au fil du temps, certaines sont un mélange de deux ou plusieurs tendances. Pourtant, pour une bonne compréhension, ces grandes tendances peuvent être utiles. Mais avant de discuter des théories, nous commencerons par une très bref compte-rendu de l'évolution du mouvement des femmes à l'Ouest, notamment aux États-Unis. Cela est nécessaire pour comprendre l'atmosphère dans laquelle les développements théoriques ont crû parmi les féministes.

Survol du mouvement des femmes à l’Ouest

Le mouvement des femmes en Occident se divise en deux phases. La première phase est apparue au milieu du 19e siècle et a pris fin dans les années 1920, tandis que la seconde phase a commencé dans les années 1960. La première phase est connue pour le mouvement des suffragettes ou le mouvement des femmes pour leurs droits politiques, c'est-à-dire le droit de vote. Le mouvement des femmes est né dans le contexte de la croissance du capitalisme et de la diffusion d'une idéologie démocratique. Il est né dans le contexte d'autres mouvements sociaux qui ont émergé à l'époque. Aux États-Unis, le mouvement pour la libération des esclaves noirs et le mouvement pour organiser les rangs croissants du prolétariat a été une partie du ferment sociopolitique du XIXe siècle.

Dans les années 1830 et 40, les abolitionnistes (ceux qui faisaient campagne pour l'abolition de l'esclavage) comprenait des femmes instruites qui ont bravé l'opposition sociale pour faire campagne afin de libérer les Noirs de l'esclavage. Lucretia Mott, Elizabeth Cady Stanton, Susan Anthony, Angeline Grimke ont été parmi les femmes actives dans le mouvement antiesclavagiste qui est devenu plus tard actif dans la lutte pour les droits politiques des femmes.

Mais l'opposition au sein des organisations antiesclavagistes à ce que des femmes les représentent et aux femmes à leur direction a forcé les femmes à réfléchir à leur propre statut dans la société et leurs propres droits. Aux États-Unis, les femmes de divers États ont commencé à se réunir pour exiger leur droit à une éducation commune avec les hommes, pour les droits à la propriété et au divorce des femmes mariées.

La convention d'automne de Seneca organisée par Stanton, Anthony et d'autres en 1848 a fait date dans l'histoire de la première phase du mouvement des femmes aux États-Unis. Elles ont adopté une déclaration de Sentiments inspirés de la Déclaration de l'indépendance, dans laquelle elles ont demandé l'égalité des droits dans le mariage, la propriété, le salaire et le vote. Durant 20 ans après cette Convention, des conventions ont eu lieu au niveau des États, des campagnes de propagande par le biais de tournées de conférences, des brochures, des pétitions ont été réalisées.

En 1868, un amendement a été apporté à la Constitution (14e amendement) accordant le droit de vote aux Noirs mais pas aux femmes. Stanton, Anthony ont fait campagne contre cet amendement mais n'ont pas réussi à l'empêcher. Une scission a alors eu lieu entre les femmes et des abolitionnistes. Entre-temps, le mouvement de la classe ouvrière s'est également développé, bien que les dirigeants syndicaux établis ne soient pas intéressés à l'organisation des femmes travailleuses. Seul l'IWW a soutenu les efforts visant à organiser les ouvrières qui travaillaient de longues heures pour des salaires extrêmement bas. Des milliers de femmes travaillaient dans l'industrie du vêtement. Anarchistes, socialistes, marxistes, dont certaines femmes, travaillaient parmi les ouvrières et les organisaient. Parmi elles, il y avait Emma Goldman, Ella Reeve Bloor, Mother Jones, Sojourner Truth. Dans les années 1880 les luttes militantes et la répression sont devenues l'ordre du jour. La plupart des dirigeants élus ne montraient pas d'intérêt à l'exploitation des travailleurs et n'ont pas soutenu leur mouvement.

Vers la fin du siècle et le début du 20ème siècle, un mouvement de femmes de la classe ouvrière s'est développé rapidement. Le point culminant de cette évolution a été la grève de près de 40.000 travailleuses de l'habillement en 1909. Les femmes socialistes étaient très actives en Europe et des femmes communistes de premier plan comme Eleanor Marx, Clara Zetkin, Alexandra Kollantaï, Vera Zasulich étaient en première ligne de la lutte pour l'organisation des femmes travailleuses. Des milliers d'ouvrières organisées et les journaux et magazines féminins étaient publiés.

C'est lors de la Deuxième Conférence Internationale des Femmes Socialistes à Copenhague en 1910 que Clara Zetkin, la communiste allemande et célèbre leader du mouvement international des femmes, inspiré par la lutte des travailleuses américaines, a déplacé la résolution pour commémorer le 8 mars comme Journée de la femme au niveau international. A la fin du siècle, la situation des femmes avait beaucoup évolué aux États-Unis. Bien qu'elles n'aient pas eu le droit de vote, dans le domaine de l'éducation, des droits de propriété, de l'emploi elles avaient fait de nombreux progrès. Alors, l'exigence du vote a gagné en respectabilité. Le mouvement a pris une tournure plus conservatrice, en séparant la question du gain du droit de vote de toutes les autres questions sociales et politiques. Leur principale tactique était de présenter des pétitions et de faire du lobbying auprès des sénateurs, etc. Elle est devenue active en 1914 avec l'arrivée d'Alice Paul qui a présenté la tactique militante des suffragettes britanniques, comme le piquetage, les grèves de la faim, les sit-in, etc. En raison de leur campagne active et de tactiques militantes, les femmes ont gagné le droit le vote en Amérique en 1920.

La lutte des femmes en Grande-Bretagne a commencé plus tard que le mouvement américain, mais il a pris un tour plus militant au début du XXe siècle avec Emmeline Pankhurst, ses filles et leurs partisans, en adoptant des tactiques militantes pour attirer l'attention sur leurs exigences, affrontant l'arrestation à plusieurs reprises pour faire pression sur leur exigence. Elles avaient formé l'Union Politique et Sociale des Femmes (WSPU) en 1903 lorsqu'elles ont perdu leurs illusions par le style de travail des vieilles organisations. Cette WSPU a été le fer de lance de l'agitation pour le suffrage. Mais elles ont fait un compromis avec le gouvernement britannique au moment où la Première Guerre mondiale a éclaté en 1914. Tant aux États-Unis qu'en Angleterre, les dirigeantes du mouvement étaient blanches et de classe moyenne et limitaient leurs exigences à celles des femmes de la classe moyenne. Ce sont les femmes socialistes et communistes qui ont rejeté l'exigence du vote limité à celles ayant une propriété et ont élargi la demande pour inclure dans le vote pour toutes les femmes, y compris les femmes de la classe ouvrière. Elles ont organisé des mobilisations de masse séparées pour soutenir la revendication du droit de vote des femmes.

Le mouvement des femmes ne s'est pas poursuivi pendant la période de la Dépression, de la montée du fascisme et de la guerre mondiale. Dans l'après-guerre, l'Amérique a connu un boom de son économie et la croissance de la classe moyenne. Pendant les années de guerre, les femmes avaient pris toutes sortes d'emplois pour faire tourner l'économie, mais après cela, elles ont été encouragées à abandonner leur emploi et à devenir de bonnes femmes au foyer et de bonnes mères. Ce ballon de prospérité et de contentement a duré jusque dans les années 1960. L'agitation sociale avec le mouvement des droits civiques des Noirs a gagné du terrain et, plus tard, le mouvement anti-guerre (contre la guerre du Vietnam) a émergé.

Ce fut une période de grands bouleversements. La Révolution Culturelle qui commençait en Chine a également eu son impact. L'activité politique des étudiants universitaires a augmenté et c'est dans cette atmosphère d'agitation sociale et de politique que le mouvement des femmes a une fois de plus émergé, cette fois-ci initialement parmi les étudiants et professeurs d'universités.

Les femmes se sont rendues compte qu'elles étaient victimes de discrimination dans l'emploi, les salaires et, globalement, la manière dont elles étaient traitées dans la société. L'idéologie consumériste, elle aussi a été attaquée. Simone de Beauvoir avait écrit « Le deuxième sexe » dès 1949 mais son impact se faisait sentir maintenant. Betty Friedan avait écrit « La Femme Mystifiée » en 1963 et le livre est devenu extrêmement populaire. Elle est à l'origine de l'Organisation nationale des Femmes en 1966 pour combattre la discrimination des femmes et pour lutter pour l'amendement pour l'égalité des droits.

Mais le mouvement autonome des femmes (mouvement féministe radical) a émergé de l'intérieur du mouvement étudiant qui avait des penchants de gauche. Les étudiants noirs dans le Conseil de Coordination des Etudiants Non-violents (SNCC) (qui a fait campagne pour les droits civils des Noirs) avait expulsé les étudiants blancs, hommes et femmes, à la Convention de Chicago en 1968, au motif que seuls les Noirs lutteraient pour la libération des Noirs. L'idée similaire que la libération des femmes est une lutte des femmes a gagné du terrain.

Dans ce contexte, les femmes membres des Etudiants pour une Société Démocratique (SDS) ont exigé que la libération de la femme soit abordée au conseil national dans sa convention de juin 1968. Mais elles ont été sifflées et la demande a été rejetée. Beaucoup de ces femmes sont sorties et ont formé le WRAP (Women's Radical Action Project) à Chicago. Les femmes au sein de la Nouvelle Conférence Universitaire (NUC - un organisme de niveau national d'étudiants, de personnel et de professeurs d'université qui souhaitaient une Amérique socialiste) ont formé un Caucus de Femmes. Marlene Dixon et Naomi Wisstein de Chicago étaient parmi les plus importantes. Shulamith Firestone et Pamela Allen ont commencé une activité similaire à New York et ont formé le New York Radical Women (NYRW). Toutes ont rejeté le point de vue libéral selon lequel les modifications de la loi et l'amendement sur l'égalité des droits résoudrait le problème de l'oppression et pensaient que toute la structure de la société devait être transformée. C'est pourquoi elles se sont appelées elles-mêmes radicales. Elles en sont venues à tenir l'opinion que les groupes et partis mixtes (hommes et femmes) comme le parti socialiste, le SDS, la Nouvelle Gauche ne pourra pas faire avancer la lutte pour la libération des femmes et qu'il faut un mouvement des femmes, autonome par rapport aux partis. La première action publique de la NYRW a été la protestation contre le concours de beauté de Miss Amérique qui a donné une importance nationale au mouvement des femmes naissant.

Un an plus tard, le NYWR s'est divisé en deux groupes : Redstockings et WITCH (Women's International Terrorist Conspiracy from Hell). Les Red Sockings ont publié leur manifeste en 1969 et, avec lui, la position du féminisme radical a été clairement présentée pour la première fois. « ...nous identifions les agents de notre oppression comme les hommes, la suprématie masculine est la forme de domination la plus ancienne et la plus fondamentale. Toutes les autres formes d'exploitation et d'oppression (racisme, capitalisme, impérialisme, etc.) sont des prolongements de l'idéologie suprémaciste : les hommes dominent les femmes, quelques hommes dominent le reste... » La sororité est puissante, et le personnel est politique sont devenus leurs slogans qui ont gagné une grande popularité. Entre-temps, le SDS a publié sa position sur la Libération des Femmes en décembre 1968. Cette question a été débattue par des femmes de différents points de vue. Kathy McAfee et Myrna Wood ont écrit Bread and Roses pour signifier que la lutte ne peut pas être seulement contre l'exploitation économique du capitalisme (pain) mais aussi contre l'oppression psychologique et sociale à laquelle les femmes sont confrontées (Roses).

Ces débats menés dans les différentes revues produit par les groupes de femmes qui ont émergé dans cette période ont été pris au sérieux et ont influencé le cours et les tendances au sein du mouvement des femmes, non seulement aux États-Unis, mais aussi dans d'autres pays. Les groupes ont principalement pris la forme de petits cercles de conscience. Il convient de noter que tous suivaient soit le trotskisme, soit le socialisme cubain au sein du mouvement de gauche. Elles se sont opposées à tous types de structures hiérarchiques. De cette manière, le féministe socialiste et la tendance féministe radicale au sein du mouvement des femmes ont émergé. Bien qu'il ait de nombreuses limites si on la considère dans une perspective marxiste, elles ont soulevé des questions et mis au grand jour de nombreux aspects de l'oppression des femmes.

À la fin des années 60 et au début des années 70, aux États-Unis et dans les pays d'Europe occidentale « différents groupes avaient des visions différentes de la révolution. Il y avait des féministes, des Noirs, des anarchistes, des Marxistes-Léninistes et autres versions de révolutionnaires politiques, mais la croyance qu'une révolution d'une sorte ou une autre était au coin de la rue, traversait ces divisions". (Barbara Epstein)

Les socialistes (marxistes) et les féministes radicales partageaient une vision de la révolution. Au cours de cette première période, les féministes étaient aux prises avec la théorie marxiste et les concepts clé comme la production, la reproduction, la classe, la conscience et le travail. A la fois les féministes socialistes et les féministes radicales tentaient de changer la théorie marxiste pour y incorporer la compréhension féministe de la position des femmes. Mais après 1975, il y a eu un changement. L'analyse systémique (du capitalisme, de l'ensemble de la structure sociale) a été remplacée ou refondue en tant que féminisme culturel.

Le féminisme culturel commence par l'hypothèse que Les hommes et les femmes sont fondamentalement différents. Elle s'est concentrée sur les caractéristiques culturelles de l'oppression patriarcale et a pour objectif principal de mener des réformes dans ce domaine. Contrairement au féminisme radical et socialiste, il rejette catégoriquement toute critique du capitalisme et met l'accent sur le patriarcat comme racine de l'oppression des femmes et s'oriente vers le séparatisme. À la fin des années 1970 et dans les années 1980, le féminisme lesbien est apparu comme un courant au sein du mouvement féministe. En même temps, les femmes de couleur (les Noires, les femmes du tiers monde dans les pays capitalistes avancés) ont émis des critiques sur la politique féministe et ont commencé à articuler leurs versions du féminisme. Organisations de femmes de la classe ouvrière pour l'égalité de traitement sur le lieu de travail, la garde d'enfants, etc. elles ont aussi commencé à se développer. Que le mouvement féministe ait été limité aux femmes blanches, de la classe moyenne, éduquées et dans les pays capitalistes avancés, concentrées sur des questions qui les concernaient au premier chef était devenu évident. Cela a donné naissance au féminisme global, ou multiculturel.

Dans les pays du tiers monde aussi, les groupes de femmes sont devenu actifs, mais toutes les questions n'étaient pas nécessairement les questions "purement" féminines. La violence à l'égard des femmes a été une question majeure, particulièrement le viol, mais en même temps, il y a eu des questions qui sont apparus à la suite de l'exploitation en raison du colonialisme et du néocolonialisme, la pauvreté et l'exploitation par les propriétaires fonciers, les questions paysannes, les déplacements, l'apartheid et bien d'autres des problèmes qui sont importants dans leur propre pays. Au début des années 1990, le post-modernisme est devenu influent parmi les féministes. Mais le recul conservateur de droite contre le féminisme s'est accru dans les années 1980, en opposition à la lutte féministe pour le droit à l'avortement. Ils ont également attaqué le féminisme pour avoir détruit la famille, en insistant sur le rôle de la femme dans la famille.

Pourtant, la perspective féministe s'est largement répandue et d'innombrables groupes d'activistes, de projets sociaux et culturels à la base se sont développés et ont continué à être actifs. Les études des femmes se sont également largement répandues. Les soins de santé et les questions d'environnement ont été au centre de l'attention de beaucoup de ces groupes. De nombreuses féministes de premier plan étaient absorbées dans les emplois universitaires. Dans le même temps, de nombreuses grandes organisations et comités sont devenus de grandes institutions, absorbées par l'établissement, dirigées avec du personnel, comme toute autre institution bureaucratique établie. L'activisme a diminué.

Dans les années 1990, le mouvement féministe est plus connu à partir des activités de ces organisations et des écrits féministes dans le domaine universitaire. « Le féminisme est devenu plus une idée qu'un mouvement et qui n'a plus la qualité de visionnaire qu'il a eue » écrit Barbara Epstein dans le Monthly Review (mai 2001). Dans les années 1990, l'écart croissant entre la condition économique de la classe ouvrière et les minorités opprimées et les classes moyennes, la persistance de l'inégalité entre les sexes, l'augmentation de la violence sur les femmes, l'assaut de la mondialisation et son impact sur les personnes, en particulier les femmes du tiers monde, a conduit à un intérêt renouvelé pour le marxisme.

Dans le même temps, la participation des femmes, en particulier des jeunes femmes, dans les rangs des mouvements politiques, comme c'est évident dans les mouvements anti-mondialistes et anti-guerre a ensuite aidé le processus d'éveil. Avec ce bref aperçu du développement du mouvement des femmes à l'Ouest, nous analyserons les propositions des principales tendances théoriques au sein du mouvement féministe.

1) Le féminisme libéral

Le féminisme libéral a connu une longue histoire aux XVIIIe et XIXe siècles avec des penseuses tels que Mary Wollstonecraft (1759-1797), Harriet Taylor Mill (1807-1858), Elizabeth Cady Stanton (1815-1902) qui ont défendu les droits des femmes à la base de la compréhension philosophique libérale. Le mouvement pour l'égalité des droits des femmes, en particulier la lutte pour le droit de vote, était principalement basée sur la pensée libérale.

Les premiers philosophes politiques libéraux, tels que John Locke, Jean Jacques Rousseau, qui avaient défendu la règle de la raison, l'égalité de tous, n'ont pas inclus les femmes dans leur compréhension des méritants de l'égalité, en particulier de l'égalité politique. Ils n'ont pas appliqué leur théorie libérale à la position des femmes dans la société. Les valeurs du libéralisme, y compris la croyance fondamentale dans l'importance et l'autonomie de l'individu, se sont développées au XVII° siècle.

Elle est apparue avec le développement du capitalisme en Europe en opposition aux valeurs patriarcales féodales fondées sur l'inégalité. C'était la philosophie de la bourgeoisie montante. Les valeurs féodales sont basées sur la croyance en la supériorité inhérente de l'élite - les monarques. Les autres étaient des sujets, des subordonnés. Ils ont défendu la hiérarchie, ainsi que l'inégalité des droits et du pouvoir. En opposition à ces valeurs féodales, la philosophie libérale a développé une croyance dans l'égalité et la liberté naturelles des êtres humains. « Ils ont défendu une structure sociale et politique qui reconnaissait l'égalité de tous les peuples et offrait des chances égales. Cette philosophie était rigoureusement rationnelle et laïque et, à son tour, la pleine puissance et la formulation progressiste de la plus grande partie de la période des Lumières. Elle se caractérise par un individualisme intense. Cependant, les célèbres philosophes libéraux du XVIII° siècle tels que Rousseau et Locke n'ont pas appliqué les mêmes principes à la famille patriarcale et à la position des femmes en son sein. C'était le biais patriarcal résiduel du libéralisme qui ne s'appliquait qu'aux hommes sur le marché ». - Zillah Eisenstein.

Mary Wollstonecraft appartenait à la section radicale de l'aristocratie intellectuelle en Angleterre qui a soutenu la Révolution française et américaine. Elle a écrit "A Vindication of the Rights of Women" en 1791 en réponse à l'interprétation conservatrice d'Edmund Burke de la signification de la Révolution française. Dans ce pamphlet, elle s'est élevée contre les notions patriarcales féodales de dépendance naturelle des femmes vis-à-vis des hommes, selon lesquelles les femmes ont été créées pour plaire aux hommes, qu'elles ne pouvaient pas être indépendantes. Wollstonecraft l'a écrit avant l'émergence des mouvements féminins et ses arguments sont basés sur la logique et la rationalité. L'analyse de Wollstonecraft repose sur les principes de base des Lumières : la croyance dans la capacité de raisonnement de l'homme et dans les concepts de liberté et d'égalité qui ont précédé et accompagné les révolutions américaine et française. Elle reconnaît que la raison est la seule autorité et affirme que si les femmes ne sont pas encouragées à développer leur potentiel rationnel et à faire confiance à leur propre jugement, le progrès de l'humanité tout entière sera retardé. Elle a surtout plaidé en faveur de femmes aussi instruites que les hommes, afin qu'elles puissent elles aussi assimiler les qualités de la pensée rationnelle et avoir la possibilité de gagner et de mener une vie indépendante. Elle a fortement critiqué les idées de Rousseau sur l'éducation des femmes.

Selon elle, les arguments de Rousseau selon lesquels l'éducation des femmes devrait être différente de celle des hommes ont contribué à rendre les personnages féminins artificiellement plus faibles. La logique de Rousseau était que les femmes devraient être éduquées de manière à leur inculquer que l'obéissance est la plus haute vertu. Ses arguments reflètent les limites de classe de sa pensée. Si elle écrit que les femmes des classes « communes » possèdent la vertu parce qu'elles travaillent et sont dans une certaine mesure indépendantes, elle estime également que « les femmes les plus respectables sont les plus opprimées ».

A cette époque, son livre était influent même aux Etats-Unis. Harriet Taylor, également membre des cercles intellectuels bourgeois de Londres, était l'épouse du célèbre philosophe utilitariste James Stuart Mill. Elle a écrit « Sur l'émancipation des femmes » en 1851 pour soutenir le mouvement des femmes qui a émergé aux États-Unis. Présentant de solides arguments libéraux contre les opposants aux droits des femmes et en faveur de l'égalité des droits entre les femmes et les hommes, elle a écrit : « Nous refusons à toute partie de l'espèce le droit de décider de l'autre partie, ou de celle d'un autre individu sur une autre, ainsi que la manière dont nous expliquons ce qui n'est pas sa ‘ propre sphère ‘. La sphère propre à tous les êtres humains est la plus grande et la plus élevée qu'ils sont capables d'atteindre » Considérant l'importance du fait qu'elle a écrit « Le monde est très jeune, et il commence à peine à se débarrasser de l'injustice. Ce n'est que maintenant que l'esclavage des Noirs

est éliminé, pourquoi ne fait-on pas la même chose pour les femmes ? » En fait, les fondements libéraux du mouvement des femmes tel qu'il est apparu au XIX° siècle aux États-Unis se trouvent dans la Déclaration de Seneca Falls (1848). La déclaration de cette première convention nationale commençait ainsi : « Nous tenons ces vérités pour évidentes : tous les hommes et les femmes sont créés égaux ; ils sont dotés par leur créateur de certains droits inaliénables ; parmi ceux-ci figurent la vie, la liberté et la poursuite du bonheur ».

Dans la phase suivante du mouvement des femmes, à la fin des années 1960, les principaux partisans des idées libérales étaient Betty Friedan, Bella Abzzug, Pat Schroeder. Friedan a fondé l'Organisation nationale des femmes ("NOW", « National Organisation of Women) en 1966. Les féministes libérales ont émergé parmi les personnes travaillant dans les groupes de défense des droits des femmes, les agences gouvernementales, les commissions, etc. Leur préoccupation initiale était de faire modifier les lois qui refusaient aux femmes l'égalité dans l'éducation, l'emploi, etc. Elles ont également fait campagne contre les conventions sociales qui limitent les possibilités des femmes en fonction du genre. Mais lorsque ces barrières juridiques et éducatives ont commencé à tomber, il est devenu évident que la stratégie libérale consistant à modifier les lois dans le cadre du système existant ne suffisait pas pour obtenir la justice et la liberté pour les femmes. Elles ont donc mis l'accent sur la lutte pour l'égalité des conditions plutôt que simplement sur l'égalité des chances.

Cela signifie l'exigence que l'État joue un rôle plus actif dans la création des conditions dans lesquelles les femmes peuvent réellement profiter des chances. Les revendications en matière de garde d'enfants, de protection sociale, de santé, d'indemnités de chômage, de régimes spéciaux pour les mères célibataires, etc. ont été reprises par les féministes libérales. La lutte pour l'amendement sur l'égalité des droits ("ERA" Equal Rights Amendment) a également été menée par ce courant. Le travail de ce courant libéral parmi les féministes s'est fait par l'intermédiaire d'organisations nationales, et c'est ainsi qu'il a été remarqué par les médias. Un courant des féministes libérales, comme Zillah Eisenstein, soutient que le libéralisme a le potentiel d'une idéologie libératrice, parce que les femmes qui travaillent peuvent, grâce à leur expérience de vie, voir la contradiction entre la démocratie libérale et l'idéologie libérale, et voir le patriarcat capitaliste qui leur refuse l'égalité promise par l'idéologie. Mais le libéralisme n'était pas l'idéologie influente au sein du mouvement à ce stade.

Critique

Le libéralisme, en tant que philosophie, a émergé au sein de la société féodale occidentale alors que la bourgeoisie luttait pour arriver au pouvoir. Elle comprend donc une attaque contre les valeurs féodales divinement ordonnées et la hiérarchie (inégalité sociale). Elle défendait la raison et l'égalité des droits pour tous les individus. Cependant, cette philosophie est basée sur un individualisme extrême plutôt que sur l'effort collectif. Elle promeut donc l'approche selon laquelle si l'égalité formelle et juridique était donnée à tous, les individus pourraient alors profiter des chances qui leur sont offertes pour réussir dans la vie.

La question des différences de classe et de leur effet sur les chances offertes au peuple n'a pas été prise en considération. Au départ, le libéralisme a joué un rôle progressiste dans le démantèlement des institutions sociales et politiques féodales. Mais au XIX° siècle, après la croissance de la classe ouvrière et de ses mouvements, les limites de la pensée libérale sont apparues. Pour la bourgeoisie qui était arrivée au pouvoir, l'extension des droits qu'elle professait ne s'étendait pas aux droits des pauvres et des autres opprimés (comme les femmes ou les Noirs aux États-Unis). Ils ont dû se battre pour leurs droits. Le mouvement des femmes et le mouvement Noir, à ce stade, ont pu revendiquer leurs droits en utilisant des arguments libéraux. Les femmes de la classe bourgeoise étaient à l'avant-garde de ce mouvement et n'ont pas étendu les droits à la classe ouvrière, y compris aux femmes de la classe ouvrière.

Mais à mesure que les idéologies de la classe ouvrière ont émergé, les différentes tendances du socialisme ont trouvé un soutien parmi les sections actives de la classe ouvrière. Elles ont commencé à remettre en question le système socio-économique et politique très bourgeois et les limites de l'idéologie libérale, qui met l'accent sur l'égalité formelle et la liberté individuelle. Dans cette phase, le libéralisme a perdu son rôle progressiste et, nous voyons que les principales organisations de femmes qui luttent pour le droit de vote, tant aux États-Unis qu'en Angleterre, avaient un objectif très étroit, et sont devenues pro-impérialistes et anti-ouvriers. Dans la phase actuelle, les féministes libérales ont dû dépasser les limites étroites de l'égalité formelle, pour faire campagne en faveur de droits collectifs en tant que mesures sociales positives pour les mères célibataires, les prisonniers, etc. et exiger un État-providence.

Le libéralisme présente les défauts suivants :

1. Il se concentre sur les droits individuels plutôt que sur les droits collectifs
2. Il est ahistorique. Il n'a pas une compréhension globale du rôle des femmes dans l'histoire ni une analyse de la subordination (soumission) des femmes.
3. Il tend à être mécanique dans son soutien à l'égalité formelle sans compréhension concrète de la condition des différentes sections/classes des femmes et de leurs problèmes spécifiques. Il a donc pu exprimer les revendications des classes moyennes (les femmes blanches de la classe moyenne aux États-Unis et de la classe supérieure, les femmes de haute caste en Inde), mais pas celles des femmes de divers groupes ethniques, castes et classe ouvrière et du prolétariat.
4. Il se limite aux modifications de la loi, aux possibilités d'éducation et d'emploi, aux mesures sociales, etc. Et il ne remet pas en cause les structures économiques et politiques de la société qui donnent lieu à une discrimination patriarcale. Il est donc réformiste dans son orientation, tant en théorie qu'en pratique.
5. Il considère que l'État est neutre et peut intervenir en faveur des femmes, alors qu'en réalité, l'État bourgeois dans les pays capitalistes et dans l'État indien semicolonial et semi-féodal, est patriarcal et ne soutient pas la lutte des femmes pour l'émancipation. L'État bourgeois est la défense des intérêts des classes dominantes qui profitent de la subordination et de la dévalorisation des femmes.
6. Comme il se focalise sur les changements de la loi et les projets de l'État en faveur des femmes, il a mis l'accent sur le lobbying et la pétition comme moyen pour obtenir ses exigences. La tendance libérale a, le plus souvent, limité son activité à des réunions, des conventions et des pétitions de mobilisation réclamant des changements. Elle a rarement mobilisé les masses de femmes et craint en fait une mobilisation militante d'un grand nombre de femmes pauvres.

2) Le féminisme radical

Au sein du féminisme bourgeois, dans la première phase du mouvement des femmes du 19° et du début du 20° siècle, le féminisme libéral était l'idéologie dominante ; dans la phase contemporaine du mouvement féministe, le féminisme radical a eu un fort impact et, à bien des égards et bien que de manière diffuse, de nombreuses idées et positions peuvent être reliées aux arguments du féminisme radical. Contrairement à l'approche pragmatique adoptée par le féminisme libéral, le féminisme radical vise à remodeler la société et à restructurer ses institutions, qui étaient considérées comme intrinsèquement patriarcales. Fournissant la théorie fondamentale du féminisme moderne, les radicales ont soutenu que le rôle subordonné des femmes dans la société était étroitement lié au tissu social qui ne peut pas être démêlé sans une transformation révolutionnaire de la société elle-même. Elles s'efforcent de remplacer les relations de pouvoir traditionnelles et hiérarchiques (qui, selon elles, reflètent un préjugé masculin) par des approches non hiérarchiques et antiautoritaires de la politique et de l'organisation.

Dans la deuxième phase du féminisme aux États-Unis, les féministes radicales sont issues des mouvements sociaux des années 1960 (le mouvement des droits civiques, le nouveau mouvement de gauche et le mouvement pacifiste contre la guerre du Vietnam). Ce sont des femmes qui sont insatisfaites du rôle attribué aux femmes dans ces mouvements et de la façon dont la nouvelle gauche aborde la question des femmes dans ses écrits, tant théoriques que populaires. En même temps, aucune d'entre elles ne voulait préserver le système existant. Ainsi, dans sa phase initiale, les écrits étaient un débat avec le marxisme, une tentative de modifier ou de réécrire le marxisme. Plus tard, lorsque le mouvement féministe radical est devenu fort, le marxisme a été mis de côté et toute l'attention s'est tournée vers une analyse du système sexe/genre et du patriarcat en tant que système détaché du système capitaliste. Dans cette phase contemporaine d'attention, le féminisme s'est concentré sur les origines de l'oppression des femmes et de nombreux livres ont été écrits théoriquement pour tenter d'analyser les formes d'oppression des femmes et de retracer les racines de cette oppression. Cependant, il faut garder à l'esprit que dans tous leurs écrits, elles n'ont gardé à l'esprit que leur propre société.

D'où le choix pour toute leur critique, leur description et leur analyse des sociétés capitalistes avancées (notamment les États-Unis). En 1970, Kate Millet a publié le livre "Sexual Politics" (traduit en français sous le titre « La Politique du Mâle »), qui remettait en question la notion formelle de politique et présentait une vision plus large des relations de pouvoir entre les hommes et les femmes dans la société. C'est pourquoi le livre s'intitule "Sexual Politics". Elle y affirmait que ‘le personnel est politique’, ce qui est devenu un slogan populaire du mouvement féministe. Par ‘le personnel est politique’ elle signifiait que l'insatisfaction que chaque femme ressent dans sa vie n'est pas due à quelque chose d'individuel, mais au système social, qui a maintenu les femmes dans la subordination et les a opprimées de nombreuses façons. Leurs sentiments personnels sont donc une question politique.

En fait, elle renverse la compréhension matérialiste historique en affirmant que la relation homme-femme est un cadre pour tous les rapports de force dans la société. Selon le féminisme radical, ces "classes sociales" (les hommes dominants, les femmes subordonnées) remplacent toutes les autres formes d'inégalité, qu'elles soient raciales, politiques ou économiques. C'est la situation humaine de base. Ces autres formes d'oppression continueront parce qu'elles obtiennent la légitimité logique et émotionnelle de l'oppression dans cette situation de base. Le patriarcat, selon elles, est le contrôle masculin sur le monde public et privé. Pour éliminer le patriarcat, dit-on, il faut éliminer le genre, c'est-à-dire la condition, le rôle et le tempérament sexuels, car ils ont été construits sous le patriarcat. L'idéologie patriarcale exagère les différences biologiques entre hommes et femmes et subordonne les femmes. Millett a appelé à une nouvelle société, qui ne sera pas basée sur le système du sexe et du genre et où les hommes et les femmes sont égaux. En même temps, elle a fait valoir que cela doit se faire lentement, en éliminant les traits indésirables tels que l'obéissance (parmi les femmes) et l'arrogance (parmi les hommes). Le livre de Kate Millet a eu une grande influence pendant longtemps. Shulamith Firestone, autre écrivaine précoce et influente, a soutenu dans son livre "The Dialectic of Sex : The Case for Feminist Revolution" (1970 – traduit en français sous le titre « La Dialectique du Sexe ») que les origines de la subordination des femmes et de la domination des hommes se trouvent dans les fonctions de reproduction des hommes et des femmes. Dans ce livre, elle réécrit Marx et Engels.

Alors qu’Engels avait écrit sur le matérialisme historique : « c'est la vision du cours de l'histoire qui cherche la cause ultime et la grande mobilisation de tous les événements historiques dans le développement économique

de la société, dans les changements du mode de production et d'échange, dans la division de la société en différentes classes et dans la lutte de ces classes les unes contre les autres ».

Firestone l'a réécrit comme suit : « le matérialisme historique est la vision du cours de l'histoire qui cherche la cause ultime et la grande mobilisation de tous les événements historiques dans la dialectique du sexe : la division de la société en deux classes clairement biologiques pour la procréation et la reproduction, et les luttes de ces classes entre elles ; les changements dans le mode de mariage, de reproduction et de garde des enfants créés par ces luttes ; le développement d'autres classes (castes) physiquement liées et différenciées ; et la division du travail basée sur le sexe qui s'est développée dans le système de classes (économico-culturel) ».

Firestone insiste sur la reproduction plutôt que sur la production comme moteur de l'histoire. De plus, au lieu d'identifier les causes sociales de la condition des femmes, elle a mis l'accent sur les raisons biologiques de leur condition et en a fait les moteurs de l'histoire. Elle pense que le fait biologique que les femmes peuvent avoir des enfants est la base matérielle de la position des femmes dans la société et qu'une révolution biologique et sociale est nécessaire pour réaliser la libération de l'homme. Elle pense également que la différence entre le sexe et le genre doit être éliminée et que les êtres humains doivent être androgynes. Mais elle est allée plus loin que Kate Millet dans la solution, en prônant la fin de l'oppression des femmes. Elle a déclaré que si les femmes n'abandonnaient pas leur rôle reproductif et n'avaient plus d'enfants et, par conséquent, si la base de la famille existante n'était pas modifiée, il ne serait pas possible de libérer complètement les femmes.

Par conséquent, selon elle, à moins que la reproduction naturelle ne soit remplacée par une reproduction artificielle, et que la famille biologique traditionnelle ne soit remplacée par la famille intentionnelle, les divisions biologiques entre les sexes ne pourraient pas être éliminées. La famille biologique est la famille dans laquelle les membres sont génétiquement liés (parents et enfants), tandis que la famille intentionnelle est une famille choisie pour l'amitié ou la commodité. Elle pense que si ce changement a lieu, les différents complexes de personnalité qui se développent dans la société actuelle n'existeront plus. D'autres ont écrit qu'il s'agissait historiquement du premier conflit social entre hommes et femmes. Le chasseur était enclin à la violence et soumettait les femmes par le biais du viol (Susan Brownmiller).

Ces écrits reflètent le ton du mouvement des femmes, son secteur le plus radical, qui ne s'est pas contenté des efforts des féministes libérales pour changer les lois et faire campagne sur ces questions. Elles ont demandé que l'accent soit mis sur la position traditionnelle des femmes en termes de rôles reproductifs, sur la question des différences entre les sexes et sur la question de la structure de la société elle-même, qui est patriarcale, hiérarchique et oppressive. Elles voulaient une transformation totale de la société. C'est pourquoi les féministes radicales se considèrent comme des révolutionnaires plutôt que comme des réformatrices. Le point fondamental qu'elles font valoir est que le système sexe/genre est la cause de l'oppression des femmes. Elles considèrent la relation homme-femme isolée du reste du système social comme une contradiction fondamentale. Résultat, l'entièreté de leur orientation, direction d'analyse et action, est basiquement concernée par cette contradiction et cela les a menées vers le séparatisme. En se concentrant sur le rôle reproductif des femmes, elles font des relations sexuelles et familiales les cibles centrales de leur attaque pour transformer la société.

Le système sexe/genre et le patriarcat.

Le point central d'une compréhension féministe radicale est le système sexe/genre. Selon une définition populaire donnée par Gayle Rubin, le système sexe/genre est un « ensemble de dispositions par lesquelles une société transforme la sexualité biologique en produits de l'activité humaine. Cela signifie que la société patriarcale utilise certains faits sur la physiologie (sexe) des hommes et des femmes comme base pour la construction d'un ensemble d'identités et de comportements (de genre) masculins et féminins qui servent à renforcer les hommes et à désautonomiser les femmes, c'est-à-dire à déterminer comment un homme doit être et comment une femme doit être. C'est, selon eux, la base idéologique de la subordination des femmes. La société est en quelque sorte convaincue que ces traits comportementaux déterminés par la culture sont « naturels ». Ils ont donc déclaré que le comportement « normal » dépend de la capacité de chaque individu à montrer son identité de genre et du comportement que la société associe au sexe biologique de chacun.

Au départ, les féministes radicales, par exemple le groupe de Boston ou le groupe radical de New York, ont confirmé les vues de Kate Millet et de Firestone, et se sont concentrées sur la manière dont le concept de féminité, les rôles et responsabilités reproductifs et sexuels (parentalité, etc.) servent à limiter le développement

des femmes en tant que personnes à part entière. Elles ont donc prôné l'androgynie. L'androgynie signifie être à la fois masculin et féminin, avoir des traits masculins et féminins, afin que les rôles sexuels rigides ne subsistent pas. Cela signifie que les femmes doivent adopter certains traits masculins (et les hommes certains traits féminins). Mais plus tard, à la fin des années 1970, une partie des féministes radicales a rejeté l'objectif de l'androgynie, car elles pensaient que cela signifiait que les femmes devaient apprendre certaines des pires caractéristiques de la masculinité. Au lieu de cela, elles ont proposé que les femmes affirment leur "féminité". Les femmes devraient essayer de ressembler davantage aux femmes, c'est-à-dire mettre l'accent sur les vertus des femmes, telles que l'indépendance, la communauté, la connexion, le partage, l'émotion, le corps, la confiance, l'absence de hiérarchie, la nature, l'immanence, le processus, la joie, la paix et la vie. À partir de là, toute leur attention est devenue séparatiste ; les femmes ne doivent s'intéresser qu'aux femmes, construire une culture et des institutions féminines.

Cela change même leur compréhension de la sexualité et elles pensent que les femmes devraient devenir lesbiennes, et elles soutiennent les relations lesbiennes et monogames comme étant la meilleure option pour les femmes. Politiquement, elles sont devenues pacifistes. Selon elles, la violence et l'agressivité sont des traits masculins, qu'il convient de rejeter. Elles affirment que les femmes sont naturellement pacifiques et donneuses de vie. Avec la création d'institutions alternatives, elles ont cru qu'elles apportaient un changement révolutionnaire. Elles ont commencé à créer des clubs de femmes, à faire des films de femmes et d'autres formes de culture féminine séparée. Selon elles, la transformation révolutionnaire de la société se fera progressivement. Cette tendance est appelée féminisme culturel car elle se concentre entièrement sur l'aspect culturel de la société. Elles ne font pas le lien entre la culture et la structure politico-économique de la société. Cependant, cette tendance est devenue le principal courant du féminisme radical et est entrelacée avec l'écoféminisme et le postmodernisme. Parmi les féministes culturelles connues, il y a Marilyn French et Mary Daly.

Sexualité : Hétérosexualité et lesbianisme

Les relations hommes-femmes étant la contradiction fondamentale pour les féministes radicales, elles ont investi beaucoup d'attention dans les relations sexuelles entre hommes et femmes, la sexualité est devenue la scène de la plupart des discussions et des débats qui se concentrent sur le féminisme radical. La position des églises chrétiennes en Occident, par rapport à diverses questions telles que le sexe, la position par rapport à l'avortement a été extrêmement conservatrice. C'est encore plus vrai dans des pays comme les États-Unis, la France et l'Italie. La morale chrétienne défend que les relations sexuelles ne peuvent avoir lieu qu'après le mariage et qu'il ne peut y avoir d'avortement. Les théoriciennes féministes radicales confrontées à ces questions s'y sont affrontées. En même temps, elles ont aussi exposé comment dans une société patriarcale, au sein des relations sexuelles (même dans le mariage), les femmes ressentent souvent un sentiment de domination.

C'est dans ce contexte que les questions de la répression sexuelle, de l'hétérosexualité forcée, de l'homosexualité ou du choix sexuel sont devenues des sujets de discussion et de débat. Les féministes radicales soutiennent que dans une société patriarcale, la domination masculine prévaut dans les relations et les pratiques sexuelles. Cela a été décrit comme une répression par le courant dominant et l'idéologie de l'objectivation sexuelle par les féministes culturelles. Selon elles, le sexe est considéré comme quelque chose de mauvais, de dangereux et de négatif. Le seul sexe qui est autorisé et considéré comme acceptable est la pratique hétérosexuelle maritale. La société patriarcale exerce une pression pour être hétérosexuelle et les minorités sexuelles telles que les lesbiennes, les travestis et les transsexuels sont considérées comme intolérables. Le plaisir sexuel, une force naturelle puissante, est contrôlé par la société patriarcale en séparant les pratiques sexuelles saines des pratiques illégitimes.

Mais les deux courants ont des conceptions très différentes de la sexualité, ce qui affecte leurs exigences et les solutions qu'ils proposent. Selon les féministes radicales, la répression sexuelle est l'un des moyens les plus grossiers et les plus irrationnels par lesquels les forces de la civilisation contrôlent le comportement humain. La permissivité est la meilleure chose pour les hommes et les femmes. En revanche, les féministes culturelles pensent que le sexe hétérosexuel est caractérisé par une idéologie d'objectivation dans laquelle les hommes sont les patrons/sujets et les femmes sont les esclaves/objets. « L'hétérosexualité présente certaines similitudes avec le colonialisme, notamment dans son maintien par la force lorsque le paternalisme est rejeté, et dans la représentation de la domination comme quelque chose de naturel et dans la disqualification des femmes » (Sarah Lucia Hoagland).

Il s'agit d'une forme de violence sexuelle masculine à l'égard des femmes. Les féministes doivent donc s'opposer à toute pratique sexuelle qui normalise la violence sexuelle masculine. Selon eux, les femmes doivent reprendre le contrôle de leur sexualité en développant une préoccupation pour leurs propres priorités sexuelles qui diffèrent de celles des hommes. Les femmes, disent-elles, veulent de l'intimité et des soins plutôt que des performances. Ils soutiennent donc que les femmes devraient rejeter les femmes hétérosexuelles et devenir lesbiennes.

D'autre part, les radicales estiment que les femmes doivent rechercher leur plaisir en accord avec Gayle Rubin, et non pas établir des règles. Pour les féministes culturelles, l'hétérosexualité est une question de domination masculine et de subordination féminine, et c'est pourquoi la pornographie, la prostitution, le harcèlement sexuel et les violences faites aux femmes existent. C'est pourquoi elles défendent que les femmes devraient renoncer aux relations hétérosexuelles et s'engager dans des relations lesbiennes où il y a une implication émotionnelle.

Les féministes culturelles ont souligné la nécessité de développer la "féminité" essentielle des femmes. Le lesbianisme a été promu dans le mouvement des femmes en Occident au début des années 1980, mais il a commencé à régresser quelques années plus tard. La solution proposée par les féministes culturelles consiste à briser la subordination des femmes en rompant la relation sexuelle entre hommes et femmes, les femmes formant une classe à part. La première tendance prône des relations sexuelles libres, en se dissociant de toute implication émotionnelle que ce soit avec les hommes ou avec les femmes.

En fait, la solution qu'elles proposent est de transformer les relations personnelles intimes en une sorte de confort de relation impersonnelle. De là à soutenir la pornographie à la prostitution, il y a un pas. Alors que les féministes culturelles s'opposent fermement à la pornographie, les radicales ne sont pas d'accord sur le fait que la pornographie a un impact négatif sur la façon dont les hommes voient les femmes. Au lieu de cela, ils ont fait valoir que la pornographie pouvait être utilisée pour surmonter la répression sexuelle. Même sur les questions de techniques de reproduction, les deux parties sont différentes. Alors que les radicales soutiennent les technologies de reproduction, les culturelles s'y opposent. Les féministes culturelles ont fait valoir que les femmes ne devraient pas renoncer à la maternité, car c'est le seul pouvoir dont elles disposent. Elles ont participé activement aux débats éthiques sur les technologies de reproduction, ainsi que sur les droits des mères porteuses ou biologiques.

Critique

Dans cette perspective, il est évident que les féministes radicales ont piétiné le marxisme, pour ainsi dire. Nous discuterons des arguments de Firestone dans la section sur les féministes socialistes, mais quelques points doivent être mentionnés. Dans leur compréhension des conditions matérielles, elles ont pris l'aspect physique et biologique des femmes au cœur de leur analyse, concluant que c'est la raison de l'oppression des femmes. Marx a écrit que la production et la reproduction de la vie sont les deux conditions de base de l'existence humaine. La reproduction comprend à la fois la reproduction de l'individu dans la vie quotidienne et la reproduction de l'espèce humaine. La reproduction de l'espèce est une chose que les êtres humains partagent avec le règne animal. Cela ne peut donc pas être la base de l'oppression des femmes. Parce que pendant les milliers d'années où les gens ont vécu au début de leur existence, les femmes n'étaient pas subordonnées aux hommes. En fait, leur rôle dans la reproduction est célébré et valorisé, en raison de la survie de l'espèce et de la dépendance du groupe à l'égard de la reproduction. L'importance accordée à la fertilité et les rituels de fertilité qui survivent dans la plupart des sociétés tribales en témoignent.

Le marxisme comprend que certaines conditions matérielles ont dû survenir en raison desquelles la position des femmes a changé et qu'elle a été soumise. Le changement significatif dans les conditions matérielles s'est produit avec la création d'un considérable surplus de production. Comment ce surplus serait distribué est le point à partir duquel les classes ont émergé, ce surplus étant accaparé par un petit nombre de dirigeants dans la communauté. Leur rôle dans la reproduction, initialement raison de leur statut supérieur est devenu un moyen de leur esclavage. Quel clan/famille élargie auquel appartenaient ses enfants est devenu important, et c'est à ce moment que nous trouvons des restrictions sur elle et l'émergence de la famille patriarcale dans laquelle la femme était subordonnée, et son rôle principal dans la société d'engendrer des enfants pour la famille.

Les féministes radicales ont traité le développement historique et les faits historiques avec beaucoup de légèreté, et ont imposé leur propre compréhension de la contradiction entre l'homme et la femme comme la contradiction originale et principale qui a déterminé le cours de l'histoire réelle. À partir de là, l'analyse féministe radicale

abandonne complètement l'histoire, ignore la structure politico-économique et se concentre uniquement sur les aspects sociaux et culturels de la société capitaliste avancée, et projette la situation dans ce pays comme la condition humaine universelle. C'est une autre grande faiblesse dans son analyse et son approche. Depuis qu'elles ont pris la relation homme-femme (relation genre/sexualité) comme contradiction centrale dans la société, selon leur analyse, les hommes deviennent les principaux ennemis des femmes. Comme elles n'ont aucune stratégie concrète pour renverser cette société, elles changent toute leur analyse en une critique des aspects super structurels - culture, langue, concepts, éthique... Elles ne se soucient pas du capitalisme et du rôle du capitalisme dans le maintien des relations entre les sexes et ne pensent donc pas non plus à la nécessité d'inclure le renversement du capitalisme dans leur stratégie de libération des femmes.

Bien que leur critique de la structure patriarcale soit extrêmement forte, les solutions qu'elles proposent sont, en fait, réformistes. Leurs solutions sont basées sur le changement des rôles, des traits, des attitudes, des valeurs morales et sur la création d'une culture alternative. Concrètement, cela signifie que les gens peuvent, dans une certaine mesure, renoncer à certaines valeurs, que les hommes peuvent renoncer à des traits agressifs parce qu'ils sont reconnus comme des traits patriarcaux, que les femmes peuvent essayer d'être plus audacieuses et moins dépendantes. Mais lorsque toute la structure de la société est patriarcale, jusqu'où ces changements peuvent-ils aller sans un renversement de l'ensemble du système capitaliste, est une question qui n'est pas du tout abordée. Ils finissent donc par devenir de petits groupes qui tentent de changer leur mode de vie, leurs relations interpersonnelles... Une attention particulière est portée aux relations interpersonnelles plutôt qu'à l'ensemble du système. Même s'ils ont commencé par une analyse de l'ensemble du système et une volonté de le changer, la ligne de leur analyse les a conduits vers des voies réformistes. La libération des femmes n'est pas possible de cette manière.

L’erreur repose en fait dans l’analyse de base. Les féministes culturelles ont fait un pas de plus, en soulignant les différences essentielles entre les hommes et les femmes et en affirmant que les traits caractéristiques et les valeurs des femmes (et non des hommes) sont souhaitables. Cet argument donne plus de poids à la base biologique des différences entre hommes et femmes qu'à l'éducation sociale. Cet argument est en fait contre-productif, car les forces conservatrices de la société ont toujours utilisé ce genre d'argument (appelé déterminisme biologique) pour justifier la domination d'un secteur de la population. Les esclaves étaient des esclaves parce qu'ils avaient ces caractéristiques, et il était exclu qu'ils puissent prendre soin d'eux-mêmes. Les femmes sont des femmes et les hommes sont des hommes parce qu'ils sont fondamentalement différents, de sorte que les rôles sociaux des femmes et des hommes sont également différents. C'est l'argument utilisé par les forces conservatrices, les réactionnaires, pour s'opposer à la libération des femmes.

Cet argument de base a des implications dangereuses et peut rebondir sur la lutte des femmes. La masculinité et la féminité sont des constructions faites dans une société patriarcale et nous devons nous battre pour changer ces constructions rigides. Mais pour cela, nous devons faire tomber toute la société d'exploitation. Dans une société où la domination patriarcale cesse d'exister, il nous est impossible de dire comment seront les hommes et les femmes. Les traits que les êtres humains adopteront alors seront conformes au type de société qui existe, puisqu'il ne peut y avoir de personnalité humaine en dehors du cadre social. Rechercher cette féminité, c'est comme courir après un mirage et des montagnes de déception.

En faisant de l'hétérosexualité le point central de leur critique du système actuel, elles encouragent le séparatisme lesbien, elles mènent donc le mouvement des femmes dans une impasse. En dehors de former les petites communautés lesbiennes ou de construire une culture alternative, elles ne pouvaient pas et n’ont pas été capables de faire un seul pas en avant pour libérer les masses de femmes de l'exploitation et de l'oppression dont elles souffrent. Il n’est ni praticable ni naturel de penser que les femmes peuvent avoir une existence complètement séparée des hommes. Ce faisant, elles ont complètement abandonné l'objectif de construire une société humaine meilleure. Cette stratégie ne sert pas la grande masse des femmes.

Objectivement, elle est devenue une diversion pour la construction d'un large mouvement de libération des femmes. La tendance radicale, en soutenant la pornographie et en donnant l'argument abstrait du libre choix, a pris une tournure réactionnaire qui justifie le soutien à l'industrie du tourisme sexuel promue par l'impérialisme, qui soumet des centaines de milliers de femmes des communautés ethniques opprimées et du Tiers-Monde à une exploitation et à des souffrances sexuelles sans précédent. En critiquant les mœurs sexuelles hypocrites et répressives de la bourgeoisie réactionnaire et de l'église, la tendance radicale a promu une alternative unique qui

éloigne encore plus les êtres humains les uns des autres et dégrade la plus intime des relations humaines. En séparant le sexe de l'intimité et de l'amour, les relations humaines deviennent plus mécaniques et inhumaines.

De plus, leurs arguments sont absolument isolés des circonstances réelles de la vie des femmes et de leurs expériences amères. Maria Mies a fait une critique de toute cette tendance qui résume la faiblesse de l'approche : « La croyance dans l'éducation, l'action culturelle, ou même la révolution culturelle comme agents de changement est une croyance typique de la classe moyenne urbaine. En ce qui concerne la question des femmes, elle repose sur l'hypothèse que l'oppression des femmes n'a rien à voir avec les rapports de production matériels de base. Cette hypothèse se retrouve surtout dans les pays occidentaux, en particulier les États-Unis, qui ne parlent généralement pas de capitalisme. Pour de nombreuses féministes occidentales, l'oppression des femmes est enracinée dans la culture de la civilisation patriarcale. Pour elles donc, le féminisme est en grande partie un mouvement culturel, une nouvelle idéologie, une nouvelle conscience » (1986).

Ce féminisme culturel, dominé par le féminisme occidental, a également influencé la pensée féministe dans les pays du tiers monde. Elle s'inscrit dans la tendance postmoderne et détourne toute l'orientation du mouvement des femmes de la lutte pour changer les conditions matérielles de la vie des femmes vers une analyse des « représentations » et des symboles. Elles s'opposent à l'idée que les femmes deviennent une force militante, car elles soulignent que la nature des femmes n'est pas violente. Elles ignorent ainsi le rôle que les femmes ont joué dans les guerres contre la tyrannie tout au long de l'histoire. Les femmes continueront et doivent continuer à jouer un rôle actif dans les guerres justes pour mettre fin à l'oppression et à l'exploitation. Par conséquent, elles seront des participantes actives à la lutte pour le changement.

En bref, nous pouvons voir que la tendance féministe radicale a conduit le mouvement des femmes dans une impasse en prônant le séparatisme des femmes.

Les principales faiblesses de la théorie et de l'approche sont les suivantes :

1. Elles adoptent une position philosophiquement idéaliste, accordant une importance centrale aux traits de personnalité et aux valeurs culturelles plutôt qu'aux conditions matérielles. Elles ignorent complètement la situation matérielle dans le monde et se concentrent uniquement sur les aspects culturels.
2. Elles font de la contradiction entre l'homme et la femme la contradiction principale ce qui justifie ainsi le séparatisme.
3. Elles font de la reproduction un fait naturel comme raison de la subordination des femmes, et rejettent les raisons socio-économiques de la condition sociale d'oppression, renforçant ainsi la perspective conservatrice, l'argument selon lequel les hommes et les femmes sont différents par nature.
4. Elles rendent la nature de l'homme et de la femme immuable.
5. Elles ignorent les différences de classe entre les femmes, ainsi que les besoins et les problèmes des femmes pauvres.
6. En propageant la nature des femmes comme étant non violente, elles découragent les femmes de devenir des combattantes dans la lutte pour leur émancipation et celle de la société.
7. Bien que les féministes radicales prétendent avoir des solutions, elles sont complètement réformistes et ne peuvent pas faire avancer la libération des femmes.

3) L’Anarcho-féminisme

Le mouvement féministe a été influencé par l'anarchisme, de sorte que les anarchistes ont considéré les féministes radicales comme proches de leurs idées. C'est pourquoi l'ensemble des travaux appelés Anarcho-féminisme peut tout à fait être considéré comme une partie du mouvement féministe radical.

Les anarchistes considèrent toutes les formes de gouvernement (État) comme autoritaire et la propriété privée comme tyrannique. Ils envisagent la création d'une société qui n'aurait ni gouvernement, ni hiérarchie, ni propriété privée. Si les idées anarchistes de Bakounine, Kropotkine et d'autres anarchistes classiques ont eu une influence, la célèbre anarchiste américaine Emma Goldman a été particulièrement influente dans le mouvement féministe. Emma Goldman, Lituanienne de naissance, a émigré aux États-Unis en 1885 et a travaillé dans diverses usines de confection, puis est entrée en contact avec les idées anarchistes et socialistes. Elle est devenue une agitatrice, une oratrice et une défenseuse active des idées anarchistes. Dans le mouvement féministe contemporain, les anarchistes ont fait circuler les écrits de Goldman et ses idées ont été influentes.

Les anarcho-féministes sont d'accord sur le fait qu'il n'existe pas de version unique de l'anarchisme, mais au sein de la tradition anarchiste, elles partagent une compréhension commune. Premièrement : une critique des sociétés existantes, axée sur les relations de pouvoir et de domination. Deuxièmement : Une vision de de la société alternative, égalitaire et non autoritaire, ainsi que des revendications sur la manière dont elle pourrait être organisée. Et troisièmement : une stratégie pour passer de l'un à l'autre.

Elles envisagent une société dans laquelle la liberté humaine est garantie, mais elles croient que la liberté humaine et la communauté vont de pair. Cependant, les communautés doivent être structurées de manière à rendre la liberté possible. Il ne devrait y avoir ni hiérarchie ni autorité. Leur vision diffère de celle du marxisme et du libéralisme, mais elle est proche de la raison pour laquelle les féministes radicales se battent, leur praxis. Car puisque les anarchistes pensent que les moyens doivent être compatibles avec les fins, le processus révolutionnaire et ses structures doivent refléter la nouvelle société et les relations à créer.

Le processus et la forme d'organisation sont donc très importants. Selon les anarchistes, la domination et la soumission dépendent de structures sociales hiérarchiques qui sont imposées par l'État et de la coercition économique (par le contrôle de la propriété, etc.). Leur critique de la société n'est pas fondée sur la classe et l'exploitation, ni sur la nature de classe de l'État, etc. Mais il se concentre sur la hiérarchie et la domination. L'État défend et soutient ces structures hiérarchiques et les décisions prises au niveau central sont imposées aux subordonnés dans la hiérarchie. Ainsi, pour eux, les structures sociales hiérarchiques sont les racines de la domination et de la soumission dans la société.

Cela conduit à une domination idéologique, car la vision ainsi promue et propagée est la vision officielle, celle de ceux qui dominent la structure et ses processus. Les anarchistes critiquent le marxisme parce que, selon eux, les révolutionnaires créent des organisations hiérarchiques (le parti) par lesquelles ils apportent des changements. Selon eux, une fois qu'une hiérarchie est créée, il est impossible pour les personnes occupant une position supérieure de renoncer à leur pouvoir. C'est pourquoi ils estiment que le processus de changement est tout aussi important. « Dans une organisation hiérarchique, nous ne pouvons pas apprendre à agir de manière non autoritaire. Les anarchistes attachent de l'importance à la « propagande par le fait » - donner un exemple positif par des actions exemplaires qui peuvent motiver d'autres personnes à se joindre à eux. Les anarcho-féministes donnent des exemples de groupes qui ont créé diverses activités communautaires, telles que la gestion d'une station de radio ou d'une coopérative alimentaire aux États-Unis, dans lesquelles des formes de fonctionnement non autoritaires ont été développées dans l'organisation. Ils ont accordé une place centrale à de petits groupes sans hiérarchie et sans domination.

Cependant, le fonctionnement de ces groupes dans la pratique, le leadership tyrannique caché (Joreen) qui se crée, a suscité de nombreuses critiques à leur égard. Parmi les problèmes rencontrés, citons le leadership caché, dont les titres sont imposés par les médias, la surreprésentation des femmes de la classe moyenne qui ont beaucoup de temps libre, le manque de groupes de travail auxquels les femmes peuvent se joindre, l'hostilité envers les femmes qui ont fait preuve d'initiative ou de leadership. Lorsque les communistes soulèvent la question de la nécessité de renverser l'État centralisé contrôlé par l'impérialisme, ils admettent que leurs efforts sont naturellement modestes et qu'il est nécessaire de se coordonner et de se relier aux autres. Mais ils ne sont pas prêts à envisager la nécessité d'une organisation révolutionnaire centralisée pour renverser l'État.

En gros, selon leur théorie l'État capitaliste ne doit pas être renversé, mais surmonté. (« Notre façon de procéder contre la structure de l'état pathologique, peut-être, le meilleur mot est de la surmonter plutôt que de le renverser » - d'après un manifeste anarcho-féministe - Siren 1971).

Il est clair que leur analyse est très différente de la perspective révolutionnaire. Ils ne croient pas que la destruction de l'État bourgeois/impérialiste soit la question centrale, et préfèrent consacrer leur énergie à la formation de petits groupes qui participent à des activités de coopération.

À l'ère du capitalisme monopolistique, il est illusoire de penser que de telles activités peuvent se développer, se développer progressivement et englober l'ensemble de la société. Ils seront seulement tolérés dans une société de surplus comme les États-Unis, comme une rareté, une plante exotique. Ces groupes ont tendance à être cooptés par le système de cette manière.

Les féministes radicales ont trouvé ces idées adaptées à leur vision et ont été influencées par les idées anarchistes sur l'organisation, tout comme il y a eu une convergence des vues anarchistes sur l'organisation et des vues des féministes radicales sur la même chose. Un autre aspect des idées anarcho-féministes est leur préoccupation pour l'écologie, et nous constatons que l'éco-féminisme est également issu de la vision anarcho-féministe. Les anarchistes occidentaux sont actifs sur la question de l'environnement.

4) L'Éco-féminisme

L'éco-féminisme a également des liens étroits avec le féminisme culturel, bien que les éco-féministes s'en distinguent elles-mêmes. Les féministes culturelles telles que Mary Daly ont adopté une approche dans leurs écrits qui s'approche d'une compréhension éco- féministe. Ynestra Rey, Vandana Shiva et Maria Mies comptent parmi les éco-féministes les plus connues.

Les féministes culturelles ont célébré l'identification des femmes avec la nature dans l'art, la poésie, la musique et les communes. Elles identifient les femmes et la nature contre la culture (mâle). Ainsi, par exemple, elles sont des antimilitaristes actives. Elles blâment les hommes pour la guerre et soulignent que le souci des hommes est de défier la mort. Les éco-féministes reconnaissent que les féministes socialistes ont souligné les aspects économiques et de classe de l'oppression des femmes, et leur ont reproché d'ignorer la question de la nature. Le féminisme et l'écologie sont la révolte de la nature contre la domination humaine. Elles exigent que nous repensions la relation entre l'humanité et le reste de la nature, y compris notre propre "moi" naturel.

Dans l'éco-féminisme, la nature est la catégorie centrale d'analyse - l'interrelation avec la nature - psychique et sexuelle, de l'oppression humaine et non humaine ainsi que la position sociale historique des femmes. C'est la vision de départ de l'éco-féminisme selon Ynestra Rey. Et dans la pratique, on a vu, dit-elle, que les femmes ont été à l'avant-garde de la lutte pour la protection de la nature - l'exemple de Chipko andolan, où les femmes du village se sont accrochées aux arbres à Tehri-Garhwal pour empêcher les entrepreneurs de les abattre prouve ce point, selon elles.

Il existe de nombreux courants au sein de l'éco-féminisme. Il y a des éco-féministes spirituelles, qui considèrent leur spiritualisme comme l'essentiel, tandis que les mondialistes croient en une intervention active pour mettre fin aux pratiques destructrices. Elles disent que la dichotomie nature-culture doit être dissoute et que notre unité avec la nature doit être mise en évidence. Si nous ne vivons pas tous plus simplement, certains d'entre nous ne pourront pas vivre du tout. Selon elles, dans ce mouvement pour sauver la terre, il y a de la place pour les hommes. Il existe un courant parmi les éco-féministes qui s'oppose à l'accent mis sur la relation entre la nature et les femmes. Les femmes devraient, selon elles, minimiser leur lien spécial et renforcé avec la nature, qui est socialement construit et idéologiquement renforcé. La division actuelle du monde est entre homme et femme (culture et nature), les hommes construisent la culture et les femmes créent la nature (éducation des enfants et procréation), et cette unité doit être soulignée. Les hommes doivent apporter la culture dans la nature et les femmes doivent apporter la nature dans la culture. Cette vision a été appelée éco-féminisme social-constructiviste. Des penseurs comme Warren estiment qu'il est erroné de lier les femmes à la nature, car les hommes et les femmes sont tous deux aussi naturels et aussi culturels les uns que les autres. Mies et Shiva ont combiné les perspectives du féminisme socialiste (le rôle du patriarcat capitaliste), avec les points de vue des féministes mondialistes qui croient que les femmes ont plus à faire avec la nature dans leur travail quotidien dans le monde, et du postmodernisme qui critique la tendance du capitalisme à homogénéiser la culture à travers le monde.

Elles pensent que les femmes du monde entier se ressemblent suffisamment pour lutter contre le patriarcat, le capitalisme et la destruction qu'ils engendrent. Prenant l'exemple des luttes des femmes contre la destruction de l'environnement pour des intérêts industriels ou militaires pour préserver les bases de la vie, elles concluent que les femmes seront à l'avant-garde de la lutte pour préserver l'écologie. Elles préconisent une perspective de subsistance dans laquelle les gens ne devraient pas produire plus que la quantité nécessaire pour répondre aux besoins humains, et les gens ne devraient utiliser la nature qu'autant que nécessaire, non pas pour gagner de l'argent, mais pour répondre aux besoins de la communauté. Les hommes et les femmes doivent cultiver les vertus féminines traditionnelles (soin, compassion) et participer à la production de subsistance, car seule une telle société peut « se permettre de vivre en paix avec la nature et de maintenir la paix entre les nations, les générations, les hommes et les femmes ». Elles affirment et défendent que les femmes sont non-violentes par nature. Elles sont considérées comme des éco-féministes transformatrices.

Cependant, le fondement théorique de l'argument de Vandana Shiva en faveur de l'agriculture de subsistance est en réalité réactionnaire. Elle fait une critique cinglante de la Révolution Verte et de son impact, arguant qu'il s'agit d'une forme de "violence patriarcale occidentale" contre les femmes et la nature. Elle oppose l'occidentalisation patriarcale et la science/raison à la sagesse non occidentale. Les impérialistes utilisent les progrès de la science

agro-industrielle pour forcer les paysans à augmenter leur production (pour éviter une révolution rouge) et pour les lier au marché des intrants agricoles comme les semences, les engrais, les pesticides.

Mais Shiva rejette l'agro-science dans son ensemble et défend sans critique les pratiques traditionnelles. Elle affirme que la culture traditionnelle indienne, avec son unité dialectique de Purusha et de Prakriti, était supérieure au dualisme philosophique occidental de l'homme et de la nature, de l'homme et de la culture, etc.

C'est pourquoi elle affirme que dans cette civilisation où la production était de subsistance pour répondre aux besoins vitaux fondamentaux du peuple, les femmes avaient une relation étroite avec la nature. La Révolution Verte a cassé ce lien entre la femme et la nature. En réalité, ce que Shiva glorifie, c'est la petite économie précapitaliste avec ses structures féodales et ses inégalités extrêmes. Dans cette économie, les femmes font de longues heures de travail pénible, sans aucune reconnaissance de leur travail. Elle ne tient pas compte des 40 conditions des Dalit et autres femmes de caste inférieure qui travaillent dans les champs et dans les maisons des propriétaires terriens féodaux de l'époque, maltraitées, exploitées sexuellement et non payées la plupart du temps.

De plus, la vie de subsistance n'est pas suffisamment basée pour suffisamment pour tout le monde, en fait, les femmes ont été privées des nécessités les plus élémentaires dans cette période précapitaliste glorifiée, elles n'avaient aucun droit sur les moyens de production et n'étaient pas non plus indépendantes. Ce manque d'indépendance est interprété par elle et Mies comme le déni d'autodétermination et d'autonomie des femmes du Tiers-Monde parce qu'elles valorisent le lien avec la communauté. Selon Shiva, ce que les femmes valorisent comme structures de soutien lorsqu'elles n'ont pas d'alternative devant elles, c'est le rejet conscient de l'autodétermination. En effet, elles défendent l'économie de subsistance précapitaliste au nom de l'éco-féminisme et au nom de l'opposition à la science et à la technologie occidentales. Une fausse dichotomie est créée entre la science et la tradition.

C'est une forme de culturalisme ou de postmodernisme qui consiste à défendre les structures patriarcales traditionnelles des sociétés du tiers monde, à s'opposer au développement des masses au nom de l'attaque du développement du capitalisme. Nous nous opposons au coup destructeur et aveugle porté par les impérialistes affamés de profits à leur commerce agraire et à leur technologie agricole (y compris les cultures génétiquement modifiées, etc.), nous ne sommes pas contre l'application de la science et de l'agro-technologie pour améliorer la production agricole. Sous les rapports de classe actuels, même la science est la servante des impérialistes, mais sous le système démocratique/socialiste, cela ne sera pas le cas.

Il est important de conserver ce qui est positif dans notre tradition mais glorifier tout cela est anti-populaire. Les éco-féministes idéalisent la relation des femmes avec la nature et manquent également d'une perspective de classe. Les femmes des classes supérieures, que ce soit dans les pays capitalistes avancés ou dans les pays arriérés comme l'Inde ne montrent guère de sensibilité à la nature tant elles sont absorbées dans la culture mondiale et consumériste encouragée par l'impérialisme. Elles ne pensent pas que l'impérialisme soit un système mondial d'exploitation. Elles n’ont montré aucune volonté de modifier leurs privilèges et leur style de vie de base afin de réduire la destruction de l’environnement. Pour les paysannes, la destruction de l'écologie a entraîné des difficultés incalculables pour accomplir leurs tâches quotidiennes, comme l'approvisionnement en carburant, de l'eau et du fourrage pour le bétail. Les déplacements dus à l’occupation de leurs forêts et de leurs terres pour de grands projets les affectent également gravement.

Ces aspects peuvent donc être et sont devenus des points de ralliement pour la mobilisation dans les luttes. Selon l'éco-féminisme, les femmes, contrairement aux hommes, ont une tendance naturelle à préserver la nature. La lutte contre le capitalisme monopoliste, qui détruit la nature, est une lutte politique à laquelle doit participer l'ensemble du peuple, hommes et femmes. Et bien que l'éco-féminisme cite la lutte de Chipko (mouvement écologique et pacifiste formé par les paysans et les petits artisans en Inde et surtout par les femmes), il existe bien d'autres luttes dans notre pays dans lesquelles hommes et femmes ont agité ce qui peut être considéré comme des questions écologiques et leurs droits.

L'agitation de Narmada, l'agitation des villageois en Orissa contre les grands projets miniers et, contre le projet de missiles nucléaires ou la lutte des tribus de Bastar et au Jharkhand contre la destruction des forêts et les grands projets sidérurgiques, en sont des exemples.

5) Le féminisme socialiste

Les femmes socialistes ou marxistes qui étaient actives dans la nouvelle gauche et le mouvement étudiant contre la guerre du Vietnam dans les années 1960 ont rejoint le mouvement de libération des femmes, tel qu'il est apparu spontanément. Influencées par les arguments féministes soulevés au sein du mouvement, elles se sont interrogées sur leur propre rôle dans le mouvement démocratique plus large, et l'analyse de la question des femmes a commencé à être abordée par la Nouvelle Gauche (en particulier un courant révisionniste trotskyste critique de l'Union soviétique et de la Chine), dont elles faisaient partie. Bien que critiques envers les socialistes et les communistes pour avoir ignoré la question des femmes, contrairement à la tendance féministe radicale, elles n'ont pas rompu avec le mouvement socialiste mais ont concentré leurs efforts sur la combinaison du marxisme avec des idées féministes radicales. Il existe un large spectre entre les deux.

À une extrémité du spectre se trouve une section appelée "féminisme marxiste", qui se distingue du féminisme socialiste en ce qu'elle se rapproche davantage des écrits de Marx, Engels et Lénine, et a centré son analyse sur l'exploitation des femmes au sein de l'économie politique capitaliste. À l'autre extrême, on trouve celles qui se sont concentrées sur la manière dont l'identité sexuelle est créée par l'éducation des enfants. Elles se sont concentrées sur les processus psychologiques et sont influencées par Freud. Elles sont également appelées féministes psychanalytiques. Le terme de féministe est utilisé par toutes.

Certaines féministes qui se livrent à des études sérieuses et à une activité politique dans une perspective marxiste se qualifient de féministes marxistes pour désigner à la fois leur différence par rapport aux féministes socialistes et leur sérieux sur la question de la femme. Des féministes marxistes, comme Mariarosa Dalla Costa et d'autres groupes féministes en Italie, ont fait une analyse théorique des tâches domestiques dans le capitalisme. Dalla Costa a fait valoir en détail qu'au travers du travail domestique les femmes reproduisent les ouvriers, comme une marchandise.

Selon elles, c'est une erreur de considérer que le travail domestique ne crée que des valeurs d'usage. Le travail domestique produit également des valeurs d'échange - la force de travail. Lorsque l'exigence d'un salaire pour le travail domestique est apparue, Dalla Costa l'a soutenue, selon elle, c'était un geste tactique pour faire reconnaître la valeur du travail domestique par la société. Bien que la plupart ne soient pas d'accord avec sa conclusion selon laquelle le travail domestique crée de la plus-value, et soutiennent l'exigence d'un salaire pour le travail domestique, leur analyse a cependant suscité de nombreuses discussions dans les cercles féministes et marxistes du monde entier, et a conduit à une plus grande prise de conscience de la manière dont les tâches ménagères servent le capital. La plupart des féministes socialistes ont critiqué cette exigence, en en débattant longuement. Au début, la question des tâches ménagères (début des années 70) a occupé une place importante dans la discussion mais dans les années 80, il est apparu clairement qu'une grande proportion des femmes travaillaient en dehors du foyer ou, pour une part de leurs vies, travaillaient en dehors du foyer.

Au début des années 1980, 45 % de la main-d'œuvre américaine totale était composée de femmes. Puis, après, leur étude a mis l'accent sur la situation des femmes dans la force de travail de leurs pays. Les féministes socialistes ont examiné comment les femmes aux États-Unis ont été discriminées dans les emplois et les salaires. Elles ont également documenté la ségrégation des sexes dans l'emploi (concentration des femmes dans certains emplois à bas salaire). Ces études ont été utiles pour exposer la nature patriarcale du capitalisme. Cependant, pour les besoins de cet article, nous ne considérons que la position théorique sur l'oppression des femmes dans le capitalisme. Nous présenterons la position exposée par Heidi Hartmann dans un article largement diffusé et très débattu : « Le mariage malheureux du marxisme et du féminisme : vers une union plus progressiste », pour comprendre les fondements du féminisme socialiste.

Selon Heidi Hartmann, le marxisme et le féminisme sont deux ensembles de systèmes d'analyse qui se sont mariés, mais le mariage est malheureux, car le marxisme est le dominateur du mariage en raison de son pouvoir analytique pour analyser le capital. Mais selon elle, si le marxisme propose une analyse du développement historique et du capital, il n'a pas analysé les relations entre hommes et femmes. Elle affirme que les relations entre hommes et femmes sont aussi déterminées par un système patriarcal, que les féministes ont analysé.

L'analyse matérialiste historique du marxisme et l'analyse du patriarcat en tant que structure historique et sociale sont toutes deux nécessaires pour comprendre le développement de la société capitaliste occidentale et la position des femmes en son sein, pour comprendre comment les relations entre hommes et femmes se sont

développées et comment le patriarcat a marqué le cours du capitalisme. Elle est critique du marxisme sur la question des femmes. Elle dit que le marxisme n'a traité la question des femmes que par rapport au système économique. Elle dit que les femmes sont considérées comme des travailleuses, et elle dit aussi qu'Engels a dit que la division sexuelle du travail serait détruite si les femmes entraient dans la production, et que tous les aspects de la vie des femmes ne sont étudiés que par rapport à la façon dont le système capitaliste est perpétué. Même l'étude du travail domestique s'est intéressée à la relation des femmes au capital, mais pas à celle des hommes. Bien que les marxistes soient conscients de la souffrance des femmes, ils ont mis l'accent sur la propriété et le capital privés comme source d'oppression des femmes. Mais selon elle, les premiers marxistes n'ont pas pris en compte la différence d'expérience des hommes et des femmes du capitalisme et du patriarcat. Elle affirme que le capital et la propriété privée n'oppriment pas les femmes en tant que femmes ; par conséquent, leur abolition ne mettra pas fin à l'oppression des femmes. Engels et d'autres marxistes n'analysent pas correctement le travail des femmes dans la famille. Qui profite de leur travail à la maison ? - Pas seulement le capitaliste, mais aussi les hommes. Une approche matérialiste n'aurait pas dû ignorer ce point crucial. Il s'ensuit que les hommes ont un intérêt matériel à perpétuer la subordination des femmes.

Plus loin, son analyse a soutenu que le marxisme nous aide à comprendre la structure du mode de production capitaliste, sa structure professionnelle et son idéologie dominante, ses concepts comme l'armée de réserve. Mais des concepts tels que "salarié" ou "classe" sont aveugles au genre, car ils ne tiennent pas compte de qui remplit ces concepts vides, c'est-à-dire qui sera le salarié, qui fera partie de l'armée de réserve, etc. Pour le capitalisme, c'est n'importe qui, sans distinction de sexe, de race et de nationalité, qui peut remplir ces fonctions. C'est ici que la question de la femme fait défaut, selon elle.

Certaines féministes ont analysé le travail des femmes en utilisant la méthodologie marxiste, mais en l'adaptant. Juliet Mitchell, par exemple, analyse le travail des femmes sur le marché, leur travail dans la reproduction, la sexualité et l'éducation des enfants. Selon elle, le travail sur le marché est de la production, le reste de l'idéologie. Pour Mitchell, le patriarcat opère dans le domaine de la reproduction, de la sexualité, de l'éducation des enfants. Elle a fait une étude psychanalytique sur la façon dont les personnalités basées sur le genre se forment chez les hommes et les femmes. Selon Mitchell, « nous avons affaire à deux autonomies : le mode économique du capitaliste et le mode idéologique du patriarcat ». Hartmann est en désaccord avec Mitchell parce qu'elle n'identifie le patriarcat qu'en tant qu'entité idéologique et ne lui donne pas de base matérielle.

Selon elle, la base matérielle du patriarcat est le contrôle des hommes sur la force de travail des femmes. Ils contrôlent que les femmes se voient refuser l'accès aux ressources productives de la société (refus d'un emploi et d'un salaire décent) et restreignent leur sexualité. Ce contrôle s'exerce non seulement dans la famille, mais aussi en dehors de la maison, sur le lieu de travail. Il est important de noter ici que Hartmann ne fait aucune distinction entre les hommes de la classe dominante et les autres hommes. Hartmann est arrivé à la conclusion qu'il n'y a pas de patriarcat pur ni de capitalisme pur. La production et la reproduction sont combinées dans toute une société de manière organisée, et nous avons donc ce qu'elle appelle le capitalisme patriarcal.

Selon elle, il existe une forte association entre le patriarcat et le capitalisme. Selon elle, le marxisme a sous-estimé la force et la flexibilité du patriarcat et a surestimé la force du capital. Le patriarcat s'est adapté au capital et est flexible lorsqu'il rencontre des modes de production antérieurs, et les a adaptés à ses besoins d'accumulation de capital. Le rôle des femmes sur le marché du travail et dans leur travail à la maison est déterminé par la division sexuelle du travail, et le capitalisme s'en est servi pour traiter les femmes comme des travailleuses secondaires et pour diviser la classe ouvrière. Certaines féministes socialistes ne sont pas d'accord avec la position de Hartmann selon laquelle il y a deux systèmes autonomes qui fonctionnent, un, le capitalisme dans la sphère de la production, et deux, le patriarcat dans la sphère de la reproduction et de l'idéologie, et elles appellent cela la théorie des systèmes doubles. Iris Young, par exemple, pense que le système dual de Hartmann soutient que le patriarcat, en tant que phénomène universel, existe avant le capitalisme, et que dans toutes les sociétés, il est ahistorique et sujet à des préjugés culturels et raciaux. Iris Young et d'autres féministes socialistes soutiennent qu'il n'y a qu'un seul système, celui du patriarcat capitaliste.

Selon M. Young, le concept qui nous aide à cette analyse n'est clairement pas la classe, car il ne tient pas compte du sexe et de la division du travail. Elle soutient que le fait que le genre soit basé sur la division du travail est central, fondamental pour la structure des rapports de production.

Parmi les féministes socialistes les plus récentes et influentes, Maria Mies (qui s'est également développée comme éco-féministe) se concentre également sur la division du travail – « La division hiérarchique du travail entre les hommes et les femmes et sa dynamique pour les hommes font partie intégrante des rapports de production dominants, c'est-à-dire des rapports de classe à une époque et une société particulière, et des divisions du travail nationales et internationales plus larges.

Selon elle, une explication matérialiste nous oblige à analyser la nature de l'interaction des femmes et des hommes avec la nature, et comment à travers elle, se construit leur nature humaine ou sociale. Dans ce contexte, elle reproche à Engels de ne pas prendre en compte cet aspect. Le féminin et le masculin sont définis dans chaque période historique différente. Ainsi, dans ce qu'elle appelle les principes des sociétés, les femmes matriarcales étaient importantes parce qu'elles étaient productives – elles étaient des productrices actives de la vie. Dans les conditions capitalistes, cela a changé et ce sont des femmes au foyer, vides de toute qualité créative et productive. En tant que productrices d'enfants et de lait, et en tant que éleveuses et agricultrices, les femmes avaient une relation différente de celle des hommes avec la nature. Les hommes sont en relation avec la nature par le biais d'outils. Selon elle, la suprématie des hommes ne vient donc pas de la supériorité de leur contribution économique, mais du fait qu'ils ont inventé les outils destructeurs par lesquels ils contrôlent les femmes, la nature et les autres hommes. Elle ajoute que c'est dans l'économie pastorale que les relations patriarcales ont été établies. Les hommes ont appris le rôle du mâle par imprégnation. Leur monopole des armes et cette connaissance du rôle masculin dans la reproduction ont entraîné des changements dans la division du travail. Les femmes n'étaient plus importantes en tant que ramasseuses de nourriture ou productrices, leur rôle était d'élever les enfants. Elle conclut ainsi que « nous pouvons attribuer la division symétrique du travail entre les hommes et les femmes à un mode de production prédateur, ou plutôt d'appropriation, qui repose sur le monopole masculin des moyens de coercition, c'est-à-dire des armes et de la violence directe par lesquels des relations permanentes d'exploitation et de domination entre les sexes sont créées et maintenues ».

La famille, l'État et la religion ont joué un rôle important dans le maintien de cette situation. Bien que Mies dise que nous devons rejeter le déterminisme biologique, elle-même s'en écarte. Plusieurs de ses propositions de changement social, comme celles des féministes radicales, visent à transformer les relations entre hommes et femmes et la responsabilité d'élever des enfants. La préoccupation centrale des féministes socialistes, selon elles, est la liberté de reproduction. Cela signifie que les femmes doivent avoir le contrôle sur le moment où elles ont des enfants et sur le fait qu'elles les aient ou non.

La liberté de reproduction comprend le droit à des mesures pour le droit à la sécurité du contrôle des naissances, le droit à un avortement sûr, à des crèches, à un salaire décent permettant la garde des enfants, aux soins médicaux et au logement. Elle inclut également la liberté de choix sexuel : le droit d'avoir des enfants en dehors de la norme socioculturelle, qui dicte que les enfants doivent être élevés dans une famille composée d'un homme et d'une femme. Cela signifie que les femmes qui se trouvent en dehors de cette situation doivent également être autorisées à avoir des enfants et à les élever. À long terme, l'éducation des enfants ne devrait plus être la tâche exclusive des femmes et des parents en général. Les femmes ne doivent pas souffrir de ne pas avoir d'enfants ou de la maternité obligatoire. Mais elles reconnaissent que pour garantir tout ce qui précède, la modification de la structure des salaires doit changer, le rôle des femmes doit changer, on doit en finir avec l'hétérosexualité obligatoire, la garde des enfants qui devient une entreprise collective et tout ceci n'est pas possible dans le système capitaliste. Le mode de production capitaliste doit être transformé, mais pas tout seul, il doit être transformé en même temps que le mode de procréation.

Plus tard, parmi les écrivains, Gerda Lerner est arrivée avec une contribution importante. Dans son livre, « The Creation of Patriarchy », (1986) elle explique en détail les origines du patriarcat. Elle soutient qu'il s'agit d'un processus historique qui n'est pas lié à un seul moment de l'histoire, mais à un processus qui s'est étendu sur 2500 ans autour de 3100 avant J.-C. jusqu'à, plus ou moins, 600 avant J.-C. Elle affirme qu'Engels, dans son travail de pionnier, a apporté une contribution importante à notre compréhension de la position des femmes dans la société et dans l'histoire. Lerner définit les principales questions théoriques pour les cent prochaines années. Elle a fait des propositions concernant l'historicité de la soumission des femmes, mais n'a pas été en mesure d'étayer ses propositions. De son étude des sociétés anciennes, elle conclut que l'appropriation de la capacité sexuelle et reproductive des femmes par les hommes est à la base de la propriété privée ; qu'elle a précédé la propriété privée.

Les premiers États qui ont été organisés de manière patriarcale ont été la Mésopotamie et l'Égypte. Les anciens lois et codes institutionnalisaient la soumission de la femme (le contrôle des hommes sur la famille) et l'esclavage et ils ont été renforcés par le pouvoir de l'Etat. Cela s'est fait par la force, à travers la dépendance économique des femmes et les privilèges de classe des femmes de la haute société. À travers son étude de la Mésopotamie et d'autres États anciens, elle retrace comment ces idées, symboles et métaphores se sont développés, grâce auxquels les relations patriarcales sexe/genre ont été incorporées dans la civilisation occidentale. Les hommes ont appris à dominer les autres sociétés en dominant leurs femmes. Mais les femmes continuent à jouer un rôle important en tant que prêtresses, infirmières, etc. comme on le voit dans le traitement des dieux. Et ce n'est qu'après que la dévalorisation des femmes dans la religion aura également lieu.

Les féministes socialistes utilisent des termes tels que « marxisme mécaniste », « marxisme traditionnel » ou « marxisme économiste », en référence à celles et ceux qui défendent la théorie marxiste en se concentrant uniquement sur l'étude et l'analyse de l'économie et de la politique capitalistes, et se différencient de celles-ci. Elles critiquent le marxisme de ne pas avoir considéré la lutte contre l'oppression des femmes comme l'aspect central de la lutte contre le capitalisme. Selon elles, l'organisation des femmes (projets féministes d'organisation) doit être considérée comme un travail politique socialiste et toute activité politique socialiste doit avoir une section féministe.

La stratégie du féminisme socialiste pour la libération des femmes

Après avoir retracé l'histoire des relations entre le mouvement de gauche et le mouvement féministe aux États-Unis, une histoire où ils ont marché séparément, Hartmann est convaincue que la lutte contre le capitalisme ne peut pas réussir si les féministes ne sont pas impliquées. Elle propose une stratégie qui dit que la lutte pour le socialisme doit s'allier à des groupes d'intérêts différents (par exemple, les intérêts des femmes, dit-elle, sont différents des intérêts généraux de la classe ouvrière) et, deuxièmement, que les femmes ne doivent pas compter sur les hommes pour les libérer après la révolution. Les femmes devraient avoir leur propre organisation séparée, avec leur propre base de pouvoir. Young soutient également la formation de groupes de femmes autonomes, mais elle pense qu'il y n'y a aucune question concernant les femmes qui n'implique pas une attaque contre le capitalisme.

Pour autant que sa stratégie est concernée, elle veut dire qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un parti d'avant-garde pour faire réussir la révolution, et que les groupes de femmes doivent être indépendants de l'organisation socialiste. Jagger le dit clairement lorsqu'elle écrit que « le but du féminisme socialiste est de renverser tout l'ordre social que certains appellent le patriarcat capitaliste, dans lequel les femmes souffrent d'aliénation dans tous les aspects de leur vie. La stratégie féministe socialiste consiste non seulement à soutenir diverses organisations mixtes et socialistes, mais aussi à former des groupes de femmes indépendants et, en fin de compte, un mouvement de femmes indépendant engagé dans la même voie de destruction du capitalisme et de destruction de la domination masculine. Le mouvement des femmes s'unira dans des coalitions avec d'autres mouvements révolutionnaires, mais il ne renoncera pas à son indépendance organisationnelle ».

Les agitations et les propagande anticapitalistes et anti-dominance masculine ont été abordées. Puisqu'elles identifient le mode de reproduction (procréation etc.) comme la base de l'oppression des femmes, elles l'incluent dans le concept marxiste de la base de la société. Elles estiment donc que nombre des questions qu'elles soulèvent, comme la lutte contre le viol, le harcèlement sexuel et l'avortement libre, sont un défi à la domination masculine et en même temps anticapitaliste. Elles soutiennent également les efforts visant à créer des institutions alternatives, telles que des centres de santé, à encourager la vie en communauté, ou toute autre forme de solution intermédiaire. En cela, elles sont proches des féministes radicales. Mais contrairement aux féministes radicales, dont le but est que ces installations permettent aux femmes de s'éloigner du patriarcat, de créer leur propre paradis grâce à la culture, les féministes socialistes ne croient pas qu'un tel repli soit possible dans le cadre du capitalisme. En bref, les féministes socialistes visent à organiser et à aider les femmes, tandis que les féministes radicales visent à se séparer complètement des hommes. Les féministes socialistes, comme les féministes radicales, affirment que les efforts pour changer la structure de la famille, qu'elles appellent la pierre angulaire de l'oppression des femmes, doivent commencer dès maintenant. Elles ont donc encouragé la vie en communauté, ou une sorte d'arrangement intermédiaire, où les gens essaient de surmonter la division entre les genres dans la répartition du travail, la garde des enfants, où les lesbiennes et les hétérosexuels peuvent vivre ensemble.

Bien qu'elles soient conscientes que ce n'est que partiel et que le succès ne peut être obtenu au sein de la société capitaliste, elles croient qu'il est important de faire l'effort. Les féministes radicales affirment que de tels arrangements "se vivent en révolution". Cela signifie que, selon elles, que cet acte est la révolution elle-même. Les féministes socialistes sont conscientes que la transformation ne se fera pas lentement, qu'il y aura des périodes de bouleversement, mais que ce sont des préparatifs.

C'est donc leur priorité. A la fois les féministes radicales et les féministes socialistes ont été fortement attaquées par les femmes noires pour avoir essentiellement ignoré la situation des femmes noires, en concentrant toute leur analyse sur la situation des femmes blanches de classe moyenne, et en émettant des théories à leur sujet. Joseph, par exemple, souligne la condition des esclaves noirs qui n'ont jamais été considérés comme "féminins". Dans les champs et les plantations, au travail et en punition, elles étaient traitées de la même façon que les hommes. La famille noire n'a jamais pu être stabilisée dans les conditions de l'esclavage, et les hommes noirs, même s'ils étaient aussi des esclaves, dominaient les femmes esclaves. Par la suite, les femmes noires ont également dû travailler pour gagner leur vie et beaucoup d'entre elles ont été employées comme domestiques dans les maisons de la bourgeoisie blanche. Le harcèlement qu'elles y ont subi, les longues heures de travail, ont rendu leur expérience très différente de celle des femmes blanches. Elles ne sont donc pas d'accord sur le fait que la famille est la source de l'oppression (pour les femmes noires, elle était une source de résistance au racisme), sur la dépendance des femmes envers les hommes (les femmes noires peuvent difficilement dépendre des hommes noirs, étant donné le taux de chômage élevé parmi eux), et le rôle reproductif des femmes (elles reproduisent le travail blanc et les enfants via leur emploi de domestiques dans les maisons blanches). Le racisme est une situation omniprésente pour elles, et cela les conduit à s'allier avec des hommes noirs plutôt qu’avec des femmes blanches. Ensuite, les femmes blanches elles-mêmes ont été impliquées dans la perpétuation du racisme, ce à quoi les féministes devraient, selon elles, réfléchir. Au début, les femmes noires n'étaient guère impliquées dans le mouvement féministe, bien que dans les années 1980, un mouvement féministe noir se soit lentement développé qui tente de combiner la lutte contre la domination masculine avec la lutte contre le racisme et le capitalisme. Ces critiques, ainsi que d'autres critiques formulées par des femmes dans d'autres pays du tiers monde, ont donné naissance à une tendance au sein du féminisme appelée féminisme mondialisé. Dans ce contexte, le post-modernisme a également gagné des adeptes parmi les féministes.

Critique

Fondamentalement, si nous examinons les principaux écrits théoriques du féminisme socialiste, nous pouvons voir qu'ils essaient de combiner la théorie marxiste avec la théorie féministe radicale, et leur accent est mis sur le fait que l'oppression des femmes est la force centrale et motrice de la lutte au sein de la société. Les écrits théoriques ont été prédominants en Europe et aux États-Unis, et ils se concentrent sur la situation dans la société capitaliste avancée. Toutes leurs analyses portent sur le capitalisme dans leur pays. Même leur compréhension du marxisme se limite à l'étude de la dialectique de l'économie capitaliste.

Il y a une tendance à universaliser l'expérience et la structure des pays capitalistes avancés dans le monde entier. Par exemple, en Asie du Sud et en Chine, qui ont connu une longue période féodale, nous constatons que l'oppression des femmes à cette époque était beaucoup plus sévère. La perspective maoïste sur la question des femmes en Inde identifie également le patriarcat comme une institution qui a été la cause de l'oppression des femmes dans la société de classe. Mais il ne s'identifie pas comme un système indépendant avec ses propres lois de mouvement. Il est entendu que le patriarcat prend un contenu et des formes différentes selon le niveau de développement, l'histoire et l'état de la société en question, et qu'il a été et est encore utilisé par les classes dominantes pour servir leurs intérêts. Il n'y a donc pas d'ennemi distinct pour le patriarcat.

Les mêmes classes dirigeantes, qu'elles soient impérialistes, capitalistes ou féodales, l'État qu'elles contrôlent, sont les ennemis des femmes, car elles maintiennent et perpétuent la famille, la discrimination patriarcale entre les genres et l'idéologie patriarcale au sein de cette société. Elles sont soutenues par des hommes ordinaires, qui incarnent sans aucun doute les idées patriarcales, c'est-à-dire les idées des classes dominantes qui oppriment les femmes. Cependant, la position des hommes ordinaires et celle des classes dominantes ne peuvent être comparées. Les féministes socialistes, qui mettent l'accent sur la reproduction, sous-estiment l'importance du rôle des femmes dans la production sociale. À partir de là, la question cruciale est donc la suivante : sans que les femmes aient le contrôle des moyens de production et des moyens de production de marchandises et de

richesses, comment la soumission des femmes pourrait-elle jamais prendre fin ? Ce n'est pas seulement une question économique, mais une question de pouvoir, une question politique.

Bien que cela puisse être considéré dans le contexte de la division sexuelle du travail, en pratique, elles mettent l'accent sur les relations au sein de la famille hétérosexuelle et sur l'idéologie du patriarcat. D'autre part, la perspective marxiste met l'accent sur le rôle des femmes dans la production sociale, et le retrait de leur rôle majeur dans la production sociale a été la base de leur soumission dans la société de classe. Ainsi nous nous sommes intéressées à la manière dont la division du travail, les relations aux moyens de production, et au travail lui-même dans une société particulière, est organisée pour comprendre comment les classes dominantes exploitent les femmes et les forcent à se soumettre. Les normes et règles patriarcales contribuent à intensifier l'exploitation des femmes et à réduire la valeur de leur travail.

Soutenant l'argument donné par Firestone, les féministes socialistes mettent l'accent sur le rôle des femmes dans la reproduction pour construire tout leur argumentaire. Elles citent Engels : « Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant, en dernier ressort, dans l'histoire c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais à son tour, cette production a une double nature : d'un côté, la production des moyens d'existence, de nourriture, de vêtements, d'abris et des outils nécessaires à leur production ; d'un autre côté, la production des êtres humains eux-mêmes, la propagation de l'espèce. L'organisation sociale virtuelle dans laquelle vivent les gens d'une époque donnée est déterminée par les deux types de production. (L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État) ».

Sur la base de cette citation, le but de leur analyse et de leur étude est de se concentrer uniquement sur la reproduction tout en ignorant complètement la production. La citation d'Engels donne le cadre de base d'une formation sociale. Le matérialisme historique, notre étude de l'histoire, montre clairement qu'un aspect ne peut être isolé ou même compris sans tenir compte de l'autre. Le fait est que, tout au long de l'histoire, les femmes ont joué un rôle important dans la production sociale, et ignorer cela et prétendre que le rôle des femmes dans la sphère de la reproduction est l'aspect central et doit être le principal centre d'intérêt, revient à accepter l'argument bourgeois selon lequel le rôle social des femmes est dans la reproduction, que c'est la chose la plus importante et qu'il n'y a rien d'autre.

Les féministes socialistes déforment et vident également le concept de base et de superstructure dans leur analyse. Selon Firestone, (tout comme les féministes socialistes comme Hartmann) la reproduction fait partie de la base. Il s'ensuit que toutes les rapports sociaux liées aux femmes doivent être considérées comme faisant partie de la base de la famille, des autres relations homme-femme, etc. Si toutes les relations économiques et reproductives font partie de la base, le concept de base devient si large qu'il en perd son plein sens, de même qu'il ne peut pas être l'outil analytique qu'il est censé être. La division du travail basée sur le genre a été un outil utile pour analyser le biais patriarcal dans la structure économique de sociétés particulières. Mais les féministes socialistes qui mettent en avant le concept de division du travail entre les sexes comme étant plus utile que la propriété privée brouillent les pistes, tant sur le plan historique qu'analytique. La première division du travail a été entre hommes et femmes. Et cela vient de causes natures ou biologiques – le rôle des femmes de procréer. Mais cela ne signifie pas une inégalité entre eux – la domination d'un sexe sur l'autre.

La part de femmes dans la survie du groupe était très importante – la collecte de la nourriture qu'elles opéraient, la découverte de comment cultiver et prendre soin des plantes, la domestication des animaux étaient essentielles pour la survie et la progression du groupe. Dans le même temps, une division du travail non fondée sur le sexe s'est mise en place. L'invention de nouveaux outils, la connaissance des animaux domestiques, de la poterie, du travail des métaux, de l'agriculture, tout cela et bien d'autres choses encore ont contribué à rendre la division du travail plus complexe. Il faut voir cela dans le contexte général de la société et de sa structure - le développement des structures familiales et claniques, l'interaction et les confrontations avec d'autres groupes et le contrôle des moyens de production qu'ils développaient. Avec la génération d'excédents, avec les guerres et la soumission d'autres groupes qui pouvaient être mis au travail, le processus de retrait des femmes de la production sociale a commencé.

Cela a conduit à la concentration des moyens de production et de l'excédent dans les mains des chefs de clan/tribus, amorçant ainsi ce qui se manifestera par une domination masculine. Que ce contrôle des moyens de production ait été maintenu sous une forme commune, qu'il se soit développé sous la forme d'une propriété privée ou que la formation des classes ait eu lieu plus tard entièrement ou non, est différent dans chaque société.

Nous devons étudier les faits particuliers de sociétés spécifiques. Sur la base des informations disponibles à l'époque, Engels a suivi le processus en Europe occidentale dans les temps anciens pour retracer ce processus dans nos sociétés respectives. L'institutionnalisation complète du patriarcat ne pouvait venir que plus tard, c'est-à-dire la défense ou la justification idéologique du retrait des femmes de la production sociale et, leur rôle limité à la reproduction dans une relation monogame. Elle ne pouvait venir qu'après le plein développement de la société de classe et l'émergence de l'État.

Ainsi, le simple fait de la division sexuelle du travail n'explique pas l'inégalité. Prétendre que la division du travail selon le sexe est à la base de l'oppression des femmes, plutôt que de la classe, pose encore la question. Si nous ne trouvons pas de raisons matérielles ou sociales à l'origine de l'inégalité, nous sommes contraints d'accepter l'argument selon lequel les hommes ont une tendance innée au pouvoir et à la domination. Un tel argument est contre-productif, car il signifie que la lutte pour l'égalité n'a pas de sens. Cela ne pourrait jamais être réalisé. Le fait d'avoir des enfants ne peut à lui seul être la raison de cette inégalité, puisque, comme nous l'avons dit, c'était auparavant un rôle qui était loué et accueilli dans la société primitive. D'autres raisons matérielles ont dû apparaitre comme cause, des raisons que les féministe radicales et les socialistes n'étudient pas. Sur le plan idéologique, les féministes socialistes ont fait des analyses détaillées qui exposent la culture patriarcale dans la société, par exemple, le mythe de la maternité.

Mais l'accent unilatéral mis par certaines d'entre elles qui se concentre uniquement sur les facteurs idéologiques et psychologiques, perd de vue la structure socio-économique plus large sur laquelle cette idéologie et cette psychologie sont basées. En matière d'organisation, les féministes socialistes imitent les féministes radicales et les anarcho-féministes. Elles ont clairement défini leur stratégie, mais ce n'est pas une stratégie de révolution socialiste. Il s'agit d'une stratégie totalement réformiste car elle n'aborde pas la question de savoir comment le socialisme peut être mis en œuvre. Si, comme elles le pensent, les partis socialistes/communistes ne doivent pas le faire, alors les groupes de femmes doivent avoir une stratégie pour renverser la bourgeoisie monopoliste masculine. Elles limitent leurs activités pratiques à des organisations de petits groupes, à la construction de communautés alternatives, à la propagande générale et à la mobilisation autour d'exigences spécifiques. Il s'agit d'une forme de pratique économiste. Ces activités sont utiles en soi pour organiser les gens au niveau le plus élémentaire, mais elles ne suffisent pas pour renverser le capitalisme et faire avancer le processus de libération des femmes. Cela implique un important travail d'organisation qui implique une confrontation avec l'État, ses services de renseignement et son pouvoir armé.

Les féministes socialistes ont mis cette question de côté, laissant en quelque sorte la place aux partis révisionnistes. Par conséquent, pour mener à bien une organisation et une propagande limitées dans le cadre du système actuel, toute leur orientation est réformiste. Un grand nombre de théoriciennes féministes radicales et de féministes socialistes ont été engagées dans des emplois bien rémunérés, caractéristiques de la classe moyenne. Dans les universités et les collèges, cela se reflète dans l'élitisme qui s'est glissé dans leurs écrits et dans leur éloignement du mouvement de masse. Elle se reflète également dans le domaine de la théorie d'un État féministe marxiste, « dans les années 80, cependant, de nombreuses féministes socialistes et marxistes travaillant dans ou à proximité des universités et des collèges s'étaient non seulement pleinement intégrées à la classe moyenne, mais avaient également abandonné l'analyse de classe du matérialisme historique ».

6) Postmodernisme et féminisme

La critique des féministes par des femmes non blanches a conduit une partie des féministes à s'orienter vers le multiculturalisme et le postmodernisme. Partant de l'écrivaine existentialiste Simone de Beauvoir,elles considèrent que les femmes sont "l'autre" (en opposition à la culture dominante qui prévaut, par exemple les dalits, les adivadis, les femmes, etc.). Les féministes postmodernes glorifient la position de "l'autre", car elles sont censées avoir une vision dans laquelle elles ne font pas partie de la culture dominante. Les femmes peuvent donc être critiques à l'égard des normes, des valeurs et des pratiques imposées à tous par la culture dominante. Elles disent que les études doivent être guidées par les valeurs de celles qui sont étudiées, les subalternes qui ont été dominées. Le postmodernisme a été populaire parmi les universitaires. Elles disent qu'il n'y a pas de catégorie fixe, en l'occurrence, les femmes. Elles sont automatiquement fragmentées par des identités - sexe, classe, caste, communauté ethnique, race. Ces différentes identités ont une valeur en soi. Cela devient donc une forme de relativisme culturel.

Par conséquent et par exemple, il n'existe pas en réalité une seule catégorie de femmes. La femme peut être une des identités du moi, il y en a d'autres aussi. Il y aura une femme dalit, une prostituée dalit, une femme de haute caste, et ainsi de suite. Comme chaque identité a une valeur en soi, aucune importance n'est accordée aux valeurs vers lesquelles tout doit tendre. Vu sous cet angle, il n'est pas possible de trouver un terrain d'entente pour une activité collective. Le concept de femme a permis de rassembler les femmes et d'agir collectivement. Mais ce type de politique divise plus qu'elle n'unit. L'unité se fait sur une la base la plus étroite.

Les femmes postmodernes célèbrent la différence et l'identité et critiquent le marxisme qui se concentre sur une "totalité" - la classe. En outre, le postmodernisme ne croit pas que la langue (du moins les langues occidentales) reflète la réalité. Ils pensent que les identités sont "construites" par le "discours". Par conséquent, beaucoup d'entre elles se sont concentrées sur la "déconstruction" du langage, qui laisse une personne sans rien - il n'y a pas de réalité matérielle dont on puisse être sûr. C'est une forme de subjectivisme extrême. Les féministes postmodernes ont mis l'accent sur la psychologie et le langage. Le postmodernisme, selon le célèbre philosophe français Foucault, est contre ce qu'ils appellent les "relations de pouvoir". Mais ce concept est diffus et n'est pas clairement défini.

Qui a le pouvoir ? Selon Foucault, ce n'est qu'au niveau local, donc la résistance au pouvoir ne peut être que locale. N'est-ce pas là la base du fonctionnement des ONG qui unissent les gens contre un pouvoir local corrompu et font des ajustements avec le pouvoir précédent, le gouvernement central et les gouvernements des États ? En effet, le post-modernisme est extrêmement diviseur, car il favorise la fragmentation des populations et donne une importance relative aux identités sans cadre théorique pour comprendre les raisons historiques de la formation de l'identité et pour relier les différentes identités. Nous pouvons alors avoir un rassemblement d'ONGs comme WSF (World Social Forum, Forum social mondial), où chacun célèbre son identité - femmes, prostituées, gays, lesbiennes, tribus, Dalits, etc. mais où il n'y a aucune théorie qui les ramène dans une compréhension globale, une stratégie commune. Chaque groupe résistera à ses propres oppresseurs tel qu'il les perçoit. Avec cet argument, logiquement, il ne peut y avoir d'organisation, tout au plus une organisation spontanée au niveau local et avec des coalitions temporaires. Défendre une organisation selon leur conception signifie reproduire le pouvoir - la hiérarchie, l'oppression. Ils laissent essentiellement l'individu résister par lui-même et sont contre une résistance organisée et armée conséquente.

Carole Stabile, féministe marxiste, a raison lorsqu'elle dit : « le parti pris antiorganisationnel fait partie intégrante du paquet post-moderniste. L'organisation des coalitions les plus provisoires et spontanées reproduit, pour les théoriciens sociaux post-modernistes et féministes, l'oppression, les hiérarchies et les formes de domination intraitables. Le fait que le capitalisme soit très organisé ne fait pas beaucoup de différence, car on résiste à une forme de pouvoir diffuse et multivalente. Comme l'a souligné Joreen il y a plus de deux décennies, il ne semble pas non plus important que le manque de structure produise ses propres formes de tyrannie. Par conséquent, au lieu de toute politique organisée, la théorie sociale postmoderne nous propose des variations sur le pluralisme, l'individualisme, l'agencement individualisé et, en fin de compte, des solutions individualistes qui ne sont pas - et ne seront jamais - capables de résoudre les problèmes structurels ». (1997).

Il n'est pas étonnant que pour les femmes postmodernes, le capitalisme et l'impérialisme ne signifient rien de plus qu'une autre forme de pouvoir. Bien que le post-modernisme sous sa forme développée ne se retrouve pas

dans une société semi-coloniale comme l'Inde, de nombreuses féministes bourgeoises ont été influencées par lui. La critique des féministes à l'égard des organisations révolutionnaires et révisionnistes dans le domaine de la bureaucratie et de la hiérarchie reflète l'influence du postmodernisme ces derniers temps.

Résumé

Nous avons brièvement présenté les principaux courants théoriques des mouvements féministes qui se sont développés en Occident à l'époque contemporaine. Alors que le débat avec le marxisme et au sein du marxisme dominait les années 1970, dans les années 1980, le féminisme culturel, avec son programme séparatiste, s'est concentré sur les aspects culturels de l'oppression des femmes et les a mis en avant. Les questions du choix sexuel et du rôle reproductif des femmes en sont venues à dominer le débat et la discussion dans les cercles féministes. De nombreuses féministes socialistes ont également accordé de l'importance à ces questions, mais pas de manière aussi extrême que les féministes culturelles. La transformation de la famille hétérosexuelle est devenue le principal slogan du mouvement féministe bourgeois et les sections les plus actives d'entre elles ont également essayé de le mettre en pratique. Bien que beaucoup d'entre elles auraient pu prévoir un changement de l'ensemble du système social de cette manière, en fait, c'est devenu une perspective réformiste, qu'elles ont essayé de théoriser.

Le postmodernisme a fait sentir son influence dans les années 1990. Cependant, à la fin des années 1990, le marxisme redevient une théorie importante dans l'analyse féministe. Derrière cette vision critique de la manière dont le mouvement féministe (en particulier les tendances féministes et socialistes radicales) analyse l'oppression des femmes, les solutions qu'il a proposées et les stratégies qu'il a développées pour faire avancer le mouvement, nous pouvons dire que les défauts de sa théorie ont conduit à préconiser des solutions qui ont conduit le mouvement dans une impasse. Malgré l'énorme intérêt suscité par le mouvement et le large soutien des femmes qui essayaient de comprendre leurs propres insatisfactions et problèmes, le mouvement ne pouvait pas devenir un mouvement à large assise qui inclurait systématiquement non seulement la classe moyenne mais aussi la classe ouvrière et les femmes opprimées sur le plan ethnique.

Les principales faiblesses de leur théorie et de leurs stratégies étaient :

Rechercher les racines de l'oppression des femmes dans leur fonction reproductive. Le rôle des femmes dans la reproduction étant déterminé par la biologie, il ne peut être modifié. Au lieu de déterminer le matériel, les causes sociales de l'origine de l'oppression féminine se sont concentrées sur un facteur biologique, tombant ainsi dans le piège du déterminisme biologique.

En ce qui concerne son rôle biologique, elle se concentre sur la famille nucléaire patriarcale en tant que structure de base de la société dans laquelle s'enracine son oppression. Ainsi, l'accent a été mis sur l'opposition à la famille hétérosexuelle comme base principale de l'oppression des femmes. En conséquence, la structure socioéconomique plus large dans laquelle la famille existe et qui façonne la famille a été ignorée.

Défendre que la contradiction entre les hommes et les femmes est la principale contradiction. L'accent est mis sur le système sexe/genre - les rôles de genre que les hommes et les femmes sont formés à jouer. Cela signifie qu'il faut se concentrer sur les aspects culturels et psychologiques de la vie sociale, en ignorant les forces politiques et économiques plus larges qui donnent naissance et défendent la culture patriarcale.

Elles mettent l'accent sur les différences psychologiques/personnalité entre les hommes et les femmes dans le domaine biologique et prônent le séparatisme pour les femmes. Accent excessif mis sur la libération sexuelle des femmes par la création de groupes séparés, de conditions de vie distinctes et le lesbianisme. Cela signifie essentiellement que cette section du mouvement des femmes était limitée à de petits groupes et ne faisait pas appel à la mobilisation de la masse des femmes.

Elles tombent dans le piège de l'impérialisme et de sa promotion de la pornographie, du tourisme sexuel, etc. en mettant l'accent sur la nécessité de libérer les femmes de la répression sexuelle. Ou au nom de l'égalité des chances en soutenant le recrutement des femmes dans l'armée américaine avant la Guerre en Irak (2003).

Elles mettent l'accent sur l'opposition à la hiérarchie et à la domination et se concentrent sur une petite conscience qui émerge dans les groupes d'éducation et d'activité alternative, qui est autodéterminée. Elles s'opposer à la mobilisation et l'organisation de la grande masse des femmes opprimées.

Elles ignorent les contributions des mouvements socialistes et les révolutions en Russie, en Chine qui ont apporté des changements dans la condition d'une grande partie des femmes, ou ont des préjugés à leur égard.

Dans le cas du mouvement féministe, on voit clairement comment une analyse théorique erronée et des stratégies erronées peuvent affecter un mouvement. Sans comprendre l'oppression des femmes en lien avec l'ensemble d'une structure d'exploitation socio-économique et politique, à l'impérialisme, elles ont cherché des solutions au sein du système impérialiste lui-même. Ces solutions ont au mieux bénéficié à une partie des femmes de la classe moyenne mais ont laissé la vaste masse de femmes opprimées et exploitées loin de la libération. La lutte pour la libération des femmes ne peut pas de réussir en s'isolant de la lutte pour renverser le système impérialiste lui-même.